L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1902

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Paris — 44, Rue de la Tour-d'Auvergne, 44 — Paris

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1902

REDACTION ET ADMINISTRATION

Paris — 44, Rue de la Tour-d'Auvergne, 44 — Paris

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1902

SIXIÈME ANNÉE. — N° 120 1er JANVIER 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.



REVUE BI MENSUELLE

SIX ANS D'AGE

L'*Echo du Merveilleux* entre dans sa sixième année. Il est devenu un grand personnage, car une revue qui a six ans de date est une revue qui a fait ses preuves...

Il n'a, d'ailleurs, aucun mérite à les avoir faites, car le succès qu'il a obtenu il le doit moins à ses propres efforts, qu'à l'appui de ses abonnés, de ceux du début surtout, — ses parrains — qui tous lui sont restés fidèles...

C'est grâce à ces amis de la première heure, et à ceux qui sont venus se joindre à ce groupe de fervents, qu'il a pu se tirer, sain et sauf, de bien des traverses, et devenir ce qu'il est, c'est-à dire un organe universellement connu, indépendant, ouvert à tous, et, nonobstant son apparent éclectisme, très ferme sur certains principes et, pardessus tout, très *lui-même*...

Il en est des revues qui se fondent comme des enfants qui naissent à la vie. Elles vont d'abord d'un pas chancelant qui, de jour en jour, s'affermit davantage, au contact et à l'apprentissage des choses et des êtres. Elles pensent d'abord par idées concrètes, puis l'expérience vient et, des faits, elles dégagent des idées générales...

L'*Echo du Merveilleux* a évolué suivant la loi commune. Au début, il tâtonnait. Au milieu des phénomènes merveilleux et des théories qui prétendent les expliquer, il était comme un enfant, qu'on aurait abandonné au milieu d'une forêt vierge. Il s'embarrassait dans les lianes, se heurtait à toutes sortes d'obstacles, et se laissait charmer aussi par le spectacle des oiseaux de rêve et des fleurs de lumière, aperçus sous les rameaux des arbres gigantesques...

Mais le premier moment de surprise écoulé, il s'est orienté, et, patiemment, tout en traçant sa route vers la vérité qu'il s'est donnée pour but, il a cessé de s'étonner de ce qu'il voyait. Il a cueilli les fleurs qui l'éblouissaient, il a capturé les beaux oiseaux bleus. Il a mis les premières dans son herbier, les seconds dans sa besace...

Ces oiseaux bleus et ces fleurs éblouissantes, ce sont les faits, les faits si déconcertants à première vue, que l'*Echo du Merveilleux* relate, au hasard des rencontres.

Il se contentait d'abord de les consigner. Il a cherché ensuite à les étudier, à les analyser. Et cela l'a amené à tenter de les classer. Après quoi, l'ambition lui est venue de proposer des hypothèses à son tour...

Ainsi, l'*Echo du Merveilleux*, sans cesser d'être avant tout un recueil de faits, est devenu un être pensant. En comparant les phénomènes entre eux et en comparant ses propres hypothèses aux hypothèses émises par les théoriciens de l'au-delà, il s'est constitué, je ne dirai pas un corps de doctrine, le mot serait un peu gros, mais un petit bagage d'idées...

Dans la forêt vierge, il ne craint plus de perdre sa direction. Il n'a pas seulement une boussole pour lui indiquer le nord ; il s'est fabriqué l'instrument nécessaire pour faire des levés de route et

calculer la longitude. Il s'est créé une méthode. Il a inventé le *Catholicisme expérimental*...

Et il est arrivé ceci : c'est que, du jour où sa personnalité s'est ainsi dégagée, toutes les préventions qu'on avait contre lui se sont dissipées.

Les prêtres et bon nombre de catholiques qui étaient en défiance, parce que l'*Echo du Merveilleux* leur semblait donner une trop grande place aux phénomènes spirites, comprirent que leurs craintes étaient exagérées, puisque ces phénomènes, passés au crible d'une critique impartiale, laissaient un résidu de diabolisme si évident qu'ils ne pouvaient plus être un danger pour la foi...

Les curieux, les savants eux-mêmes, qui n'apportent dans leurs recherches aucune préoccupation religieuse, convinrent, de leur côté, qu'une revue dont le souci constant est de décrire les faits sans les dénaturer, est une revue qui a son droit de cité dans la science.

Et c'est ainsi que des clercs et des laïques, des ecclésiastiques et des docteurs, qui n'avaient vu tout d'abord en nous, les premiers, que des satanisants, les seconds, que des fantaisistes, sollicitèrent d'écrire dans nos colonnes...

En même temps, la grande presse prenait l'habitude de nous reproduire. Et l'on peut dire aujourd'hui qu'il ne paraît pas un numéro de l'*Echo du Merveilleux* qui n'ait l'honneur flatteur de voir ses articles cités ou commentés dans les plus lus des journaux parisiens, sans compter les grands organes de province.

Nos abonnés, qui sont nos amis et nos collaborateurs, ont le droit d'être fiers de ce résultat. Nous voudrions cependant leur demander de ne pas s'endormir sur leurs lauriers.

Leur tâche n'est pas achevée.

Il ne suffit pas que l'*Echo du Merveilleux* soit parvenu à dissiper les équivoques et à rassurer le public auquel il s'adresse, sur ses intentions. Il faut que ce public s'étende. Il faut, si notre méthode de travail et si nos idées sont bonnes, qu'on les propage !

Il ne suffit pas que l'*Echo du Merveilleux* se soit fait une place enviable — et enviée, je vous prie de le croire — dans le monde. Il faut qu'il s'en fasse une, plus enviable et plus enviée encore.

L'*Echo du Merveilleux*, par des tirages exceptionnels, par des primes, par une amélioration continue de sa rédaction, fera, de lui-même, tous les efforts qui s'imposent. Mais il est nécessaire qu'on l'aide. Il s'adresse donc à tous ceux qui, jusqu'ici, lui ont témoigné de si précieuses sympathies. Il leur demande de le faire connaître autour d'eux, de lui trouver des abonnés.

Il leur demande surtout — car la prospérité seulement matérielle n'est rien — de répandre ses manières de voir, ses procédés d'observation. Et, dans ce but, il verrait avec joie se former un peu partout, grâce à l'initiative de ses lecteurs, des groupes d'études et d'expérimentations analogues à ceux des Occultistes ou des Spirites. Ces groupes lui enverraient le compte rendu de leurs séances. Et il deviendrait ainsi l'organe et le lien d'une association de bonnes volontés dont l'effort, certainement, ne serait pas perdu.

Et sur ce, amis lecteurs, bon an et vie heureuse.

GASTON MERY.

UNE LETTRE

de M. le Marquis de L'Espinasse-Langeac

J'ai reçu la lettre suivante :

Mon cher Ami,

Dans votre étude sur Louise Polinière, vous vous faites l'interprète des mécontents et vous vous classez dans ce groupe.

J'ai déclaré que je respectais toutes les opinions, j'aime à croire que l'on voudra bien respecter la mienne ; ma réponse ne sera donc pas une polémique, mais une justification.

Vous parlez avec une pointe d'ironie de ma science inattaquable ; cette *science* n'est que le résultat d'une étude nécessaire pour comprendre le surnaturel. Il suffit d'avoir de la volonté, du temps et de la patience, de lire et d'annoter un nombre considérable d'ouvrages classiques traitant de la mystique pour l'acquérir. Je prétends même que ce labeur est indispensable pour juger les faits avec discernement.

Je n'ai pas la prétention d'être un oracle, je m'en rapporte simplement à cette critique d'une commission d'ecclésiastiques chargée par un éditeur de lire mon manuscrit : «... Quant à l'esprit, il est nettement orthodoxe. » Des théologiens distingués ont bien voulu confirmer cette attestation.

Je n'ai cherché qu'à analyser la vie de la voyante au point de vue surnaturel et pour en arriver à ce résul-

tât, vous me laissez, je l'espère, le droit d'étudier sa physiologie et sa psychologie. De cette étude, soumise aux critères exigés par des auteurs attitrés que l'on considère à bon droit comme des autorités en matière de mystique, vous concluez, en ce qui me regarde, à une partialité passionnée, vous allez même plus loin, cher ami, vous me faites l'âme noire comme l'enfer :

« Si ce n'est de la haine toute pure, dites-vous, c'est au moins une franche répulsion. » De la haine toute pure ! Vous admettez alors que mon âme est sortie de l'état passif, vous me présentez comme irresponsablement étreint par la passion. Où pourrais-je prendre un motif de haine aussi violent contre la personne de Louise Polinière ?... J'ai eu de la répulsion pour son attitude devant l'apparition, voilà la vérité.

Suis-je le seul? Non. Les nombreuses lettres que je reçois sur ce sujet de témoins attentifs, d'observateurs sérieux, viennent confirmer mes impressions. — Vous-même, cher ami, ne m'avez-vous pas dit plusieurs fois qu'étrange était l'attitude de Louise ?... Mais passons.

Toute votre critique porte sur mes appréciations concernant les vertus humaines de la voyante. Je la dépeins coquette, orgueilleuse, désagréable et laide. Si vous avez lu attentivement les pages que je lui consacre, vous avez dû y découvrir que je constate que ses vertus natives ne se sont pas affinées au contact de l'apparition, ce qu'on était en droit d'attendre; que sa simplicité des premiers jours a quelque peu dégénéré en vanité ; enfin que pour moi et pour tant d'autres, vers la fin de son séjour à Tilly, elle fut désagréable et peu accueillante. Son attitude n'avait rien de cette fierté de Jeanne d'Arc à laquelle vous la comparez un peu légèrement.

Si le mot coquette vous offusque, admettons qu'il soit exagéré. Sur ce point, je garde mon impression personnelle. Esquissant son portrait, avouez que je ne pouvais la présenter comme une beauté, pas même à l'heure de ses extases, ceci de votre propre aveu, cher ami. Ceux qui l'ont vue apprécieront.

Pourquoi, tout en disant que je la trouve fine et intelligente, ce qui est l'expression de ma pensée, omettez-vous de donner les appréciations des sœurs et de Mme Travers, sa maîtresse, que je me fais un devoir de reproduire ? Louise était active, travailleuse, disait cette dernière ; obéissante, ajoutait Mme Saint-Patrice.

Par ailleurs, à la page 147, je dis moi-même que tout en déplorant la tristesse de sa situation morale, résultat de son rôle de voyante, je ne pouvais que me réjouir de l'amélioration de sa situation, que je lui portais de l'intérêt. En 1897 je lui fis don d'un livre de piété auquel j'attachais un cher souvenir.

Mon cher ami, je n'ai pas pour Louise de sentiments de haine, je n'ai pas fait d'elle un monstre d'iniquité, comme on a bien voulu l'insinuer.

Dans ces conditions de vie simple, correcte et pieuse dont cette enfant avait la juste réputation avant ses apparitions, après même, si vous le voulez, qu'y a-t-il d'étonnant dans la parole du Doyen que vous rapportez? Est-il illogique de supposer que la Vierge puisse apparaître à une jeune fille naïve et attentive à ses devoirs d'état?

En ce qui concerne le Doyen, je n'ai à discuter ni ses paroles ni ses écrits. Il a eu deux appréciations sur Louise, l'une sur sa vie humaine, l'autre sur sa vie mystique. Il la connaissait mieux que moi, c'est évident.

— ... Il l'a baptisée, confessée, communiée, suivie dans la vie, dites-vous. — Vous êtes peu renseigné sur ce sujet. L'abbé Guéroult n'a pas baptisé Louise, il n'était pas à Tilly à cette époque et n'y arrivait que bien des années plus tard. C'est un vicaire, qui quitta Tilly en 1895, qui lui donna sa première instruction religieuse, le Doyen lui fit faire sa première communion en 1894, après une dernière année de catéchisme, soins qu'il ne laissait à personne. C'est donc en réalité pendant trois ans environ qu'il put suivre Louise. Ses impressions sur l'enfant furent bonnes, nul ne l'ignore. Plus tard, en 1896, fortement impressionné par certains faits il fut attristé.

La lettre que vous publiez souligne l'intérêt qu'il lui portait. Ainsi que vous le constatez vous-même, il ne parle pas du côté épineux de sa vie de contemplative.

Cette lettre sollicitée par le comte B... lui fut adressée par le Doyen à titre de certificat; elle était destinée au couvent où Louise devait entrer. Celui qui l'écrivait pouvait-il, par des insinuations malveillantes ou suspectes, s'opposer à cette éducation véritablement religieuse qui lui était offerte providentiellement?

Si vous avez bien lu le petit incident que je rapporte à la page 150, vous pourrez comprendre que du jour au lendemain une impression peut se modifier. Cette plainte injustifiée de Louise au comte B... sur l'excès de travail imposé par Mme Travers a produit ce revirement dans l'âme du Doyen. Cette confidence ne lui fut faite en effet que peu de temps avant le départ de la voyante; il ne sut la vérité sur cette accusation de surmenage qu'après le départ du comte B...

Ces sentiments d'ingratitude envers Mme Travers, qui avait toujours entouré Louise de toute son affection et de tous les soins, fut pénible à enregistrer pour l'abbé Gueroult.

Concluez.

Le fond du débat, l'intérêt de la critique existent plutôt, à mon sens, dans la discussion de la vie mystique de Louise que dans l'étude de son caractère avant et après les apparitions. Vous aviez là, cher ami, pour les lecteurs de l'*Echo*, une occasion précieuse de détruire mon argumentation, vous n'entamez pas ce gros morceau. Sans vous compromettre, vous auriez pu cependant aborder les faits et vous

rendre compte que loin de choisir dans la vie de la comtemplative ce qui peut être de nature à justifier mes conclusions, je la prends au début de ses visions pour la mener sans arrêt jusqu'à son départ de Tilly. Je l'ai étudiée dans des extases vues et contrôlées par le public, insistant sur les plus connues. N'est-ce pas le conseil que vous m'aviez toujours donné quand nous parlions de la fréquence des extases?

Un volume n'aurait pas suffi si j'avais voulu les décrire toutes. Comme moi, vous savez qu'un grand nombre n'ont eu qu'un intérêt relatif et n'auraient pu constituer pour le lecteur, qu'un récit monotone et peu intéressant.

Puisque vous avez dépouillé mon âme devant les lecteurs de l'*Echo*, permettez-moi, cher ami, et cela est de toute justice, de parler un peu de vous.

Observateur attentif des faits, vous les avez jugés, à l'inverse de tant d'autres, avec du dilettantisme. Ecartant sagement les conseils de l'impressionnabilité, vous avez, passez-moi l'expression, vu les situations en reporter ému plutôt du côté sensationnel des extases que de leur portée mystique.

— Parlez-moi de Louise, me disiez-vous sans cesse; c'est extraordinaire, mouvementé, tandis que chez Marie Martel c'est toujours la même chose. — Et avec votre plume distinguée et délicate vous avez fait de Tilly une idylle charmante qui a groupé autour de vous la majorité des passants.

Vous n'avez été empoigné que par le suggestif des phénomènes et des sujets.

Certes j'admire votre réserve, votre prudence, toutes ces qualités héroïques du publiciste que vous me prêchez sans cesse et qui font, dites-vous justement, sa force.

Si j'étais resté dans le vague des descriptions, si, voulant contenter tout le monde, j'avais pu mentir à mes convictions, attiédir la sincérité de mes observations, quel intérêt auraient pu présenter mes récits?

S'il y a des mécontents, il y a aussi des contents qui ont, comme les premiers, leur liberté d'appréciation et de contrôle.

Un homme d'une haute valeur intellectuelle me disait un soir à Tilly dans l'intimité de la conversation :

« Ecrivez donc la psychologie des passants, votre critique, cher ami, pourrait peut-être m'engager à philosopher sur ce sujet. Le cœur humain n'est-il pas le terrain le plus vaste, le plus accidenté et le plus intéressant à explorer ? »

A vous cordialement.

M[quis] DE L'ESPINASSE-LANGEAC

Château de Boisset (Eure).

Mon ami, M. de L'Espinasse, n'aime pas à être battu, même avec une fleur. Celle dont je me suis servi n'était pourtant qu'une fleur de rhétorique... Il me rend coup pour coup. Ce n'est pas fait pour me déplaire ; car c'est de ces controverses courtoises, acidulées un peu, juste assez, que la vérité se dégage de l'erreur ou du parti-pris.

Reprenons donc quelques-uns des points visés dans la lettre qu'on vient de lire.

M. de L'Espinasse semble croire que j'avais mis en doute son orthodoxie. Cela n'a jamais été dans ma pensée ; et je ne vois pas très bien ce qui, dans mon article, a pu, à ce sujet, éveiller la susceptibilité de l'auteur de l'*Historique des Apparitions de Tilly*.

M. de L'Espinasse semble croire également que je lui ai contesté le droit d'étudier la physiologie et la psychologie de Louise Polinière. C'est encore une prétention que je n'ai pas eue. Ce que j'ai contesté à M. de L'Espinasse, ce n'était pas le droit d'étudier tous les faits qui concernent Louise, c'était le droit de ne retenir que ceux qui confirment telle ou telle opinion préconçue. Il y a une nuance. Or, j'ai donné la preuve que M. de L'Espinasse — involontairement, c'est entendu — avait, dans son exposé, omis certains faits importants et bien connus qui contredisaient sa thèse.

Autre point. M. de L'Espinasse a compris que je l'accusais d'avoir de la haine pour Louise. Je me suis sans doute mal exprimé ; mais ma pensée était claire. M. de L'Espinasse n'a pas de haine contre la voyante ; je ne le discute pas, puisqu'il l'affirme, et qu'en effet on n'aperçoit pas pourquoi il nourrirait de tels sentiments à l'endroit de cette petite vachère. Seulement, que M. de L'Espinasse le veuille ou non, cette haine qu'il n'a pas, il a l'air de l'avoir ! C'est l'effet de sa sincérité et de son style.

M. de L'Espinasse se défend ensuite d'avoir écrit que Louise était « laide », en m'accusant de l'avoir trouvée laide, moi aussi. C'est exact. J'ai souvent écrit que Louise n'était pas jolie, jolie. Mais c'était, chez moi, une simple constatation. Chez M. de L'Espinasse, cela devient un argument contre la voyante. Je dis que cela est abusif, voilà tout.

Enfin, M. de L'Espinasse me prend à partie directement. Je n'ai jugé les apparitions de Tilly, dit-il, qu'en dilettante et en artiste. Cela me flatte. Mais cela n'est qu'à demi sérieux. Je les ai jugées — si tant est que je les ai jugées — en homme de bon sens, essayant, non pas d'en mettre en lumière seulement les côtés saisissants ou sensationnels, mais tous les côtés sans exception.

Et s'il est vrai que j'ai eu le rare bonheur dans les écrits que j'ai publiés sur Tilly de « contenter tout

le monde », ce n'est pas du tout parce que j'ai cherché à ménager les susceptibilités de chacun et à flatter les penchants de tous, c'est uniquement parce que je me suis efforcé, en décrivant les faits, de les décrire tels qu'ils étaient, en me dégageant le plus possible de mes préventions personnelles, et sans me préoccuper de savoir si je plaisais ou si je déplaisais à mes lecteurs.

Si je n'ai jamais soulevé de contestations, ce n'est pas parce que j'ai été un profond politique et un habile metteur en scène, c'est tout bonnement parce que j'ai été vrai.

Vous, mon cher ami, vous avez été sincère. A chacun son mérite. La vérité a donné plus de pittoresque peut-être à mes récits. La sincérité a donné plus de vie et de passion aux vôtres.

Et, je vous le répète, cette sincérité passionnée, c'est le charme de votre livre comme c'est le charme de votre caractère. Aussi ne vous fâchez pas lorsque vos amis vous disent que, dans votre livre, vous avez parlé avec la rude franchise d'un soldat plutôt qu'avec la subtilité d'un théologien.

G. M.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Fétiches de joueurs.*

Un vieux marin anglais, à l'ancre dans l'île de Wight, après avoir longtemps commandé le bateau de Douvres à Newhaven, s'est distrait à former un petit musée qui passe pour une des curiosités de l'île : c'est une collection de fétiches de joueurs. Notez que le brave marin n'a jamais joué, mais il a connu bien des joueurs à son bord, et quelques-uns lui ont donné leurs « mascottes ». Cela paraîtrait bien extraordinaire, si l'on ne savait qu'un joueur, au bout d'un certain temps et de quelques parties malheureuses, se déprend de son fétiche, en change et jette l'ancien avec mépris. Ainsi, la superstition du joueur procède comme celle de l'amoureux.

La première pièce de la collection, — nous apprend le *Magasin Pittoresque* dans son numéro d'aujourd'hui même, 1er janvier, — est un simple morceau de charbon. L'homme auquel il a appartenu, joueur incorrigible bien que malheureux, se promenait un matin sur un quai, après la forte culotte, songeant à se jeter à l'eau. Il passa par hasard sous une grue remplie de charbon ; un petit morceau roula et vint tomber dans la poche de son pardessus. Le joueur reconnaît là un heureux présage ; il court vers la salle de jeu et quelques heures plus tard en sort avec trente mille francs.

A dater de ce jour, la veine ne le lâcha plus ; aussi n'eût-il jamais manqué de porter sur lui le talisman précieux. C'est aujourd'hui l'un des plus riches propriétaires d'Ecosse. Il y a onze ans, à sa dernière traversée, désirant témoigner son amitié au capitaine qui l'avait piloté tant de fois, il lui remit le morceau de charbon, accompagné d'un chèque et du conseil d'aller à son tour tenter la fortune Le brave marin accepta le charbon et le chèque, mais repoussa le conseil.

Le deuxième numéro est plus curieux : c'est un os de l'index droit d'un homme qui était *le septième fils d'un septième fils.* Cette singulière relique, montée en broche orna longtemps le corsage d'une actrice anglaise, très connue au trente et quarante d'une ville du midi de la France, et fort gâtée par la veine.

Un jour le bijou chut à terre et l'os se brisa. Très impressionnée, l'actrice aussitôt quitta la salle de jeu et fit réparer son fétiche. Mais, comme l'os, le charme était rompu. La guigne, la sombre guigne poursuivit la joueuse, qui, en peu de jours, perdit toute sa fortune. Elle rentra bredouille en Angleterre et fit don au capitaine de la mascotte sans vertu.

Un autre joueur attribuait sa chance à l'influence de trois œufs de corbeau qu'il portait dans une charmante boîte d'or. Il consentait bien à les montrer, mais ne permettait point qu'on y touchât : en effet, qu'un œuf fût brisé et la chance était détournée.

Un soir, le joueur aux œufs de corbeau ne reparut pas à son hôtel. On retrouva son cadavre, criblé de blessures, dépouillé de la boîte d'or. Mais le fétiche ne porta pas bonheur à l'assassin, qui fut arrêté grâce à cette boîte ; et, en l'ouvrant, on constata *qu'un des œufs de corbeau était cassé.*

C'est de la famille du joueur assassiné que le capitaine tient cet étrange talisman.

Une vieille pièce de monnaie chinoise vient d'un pasteur qui faisait de fréquentes fugues dans les casinos. Morigéné par son doyen et contraint à la résidence, le pasteur, dans un esprit de repentir, et pour conjurer la tentation, donna son fétiche au capitaine.

Trois petits sachets de soie blanche, jaunis par le temps, remplis de sel et noués d'une fine cordelette à boyaux. Ils reposèrent longtemps sur la poitrine d'un Espagnol qui ramassa une fortune dans tous les endroits du continent où l'on joue.

Une vieille bague, de forme étrange, fut la mascotte d'une jolie femme, qui la portait au pouce de la main droite. Et par parenthèse, c'est une bague an-

cienne (ayant appartenu, dit-on, à Cléopâtre), qui sert de talisman à un grand seigneur polonais très joueur, le comte P., un homme qui vient de perdre à Vienne un peu plus de deux millions au jeu.

Regardons encore, sur son coussin de soie, cette boucle de fins cheveux d'or. Elle appartenait à une anglaise dont la chance était légendaire, si bien que les déveinards imploraient d'elle une boucle de cheveux pour conjurer le mauvais sort. Elle avait tant d'amis et ses amis si peu de veine que sa jolie toison dorée en eût fort souffert ; mais il paraît que miss X... s'adressait à un perruquier de Nice pour satisfaire les solliciteurs.

La collection du capitaine compte encore bien des objets curieux : un morceau de cuir en forme de fer à cheval, découpé dans le soulier d'une vieille et pieuse pèlerine par un membre du Parlement anglais ; une pièce d'un demi-penny, incrustée de diamants, etc.

Lorsque le vieux marin lèvera l'ancre pour le grand voyage, il devrait léguer ses fétiches à M. Mangazza, pour son Musée des Passions humaines, à Florence, dont Charles Maurras a si ingénieusement parlé dans son admirable *Anthinea*. Ce serait une curieuse vitrine de plus à la salle des « Passions religieuses ».

***

Faut-il croire à l'influence des fétiches et particulièrement pour les joueurs? Grave problème. Celui qui écrirait la psychologie de la veine (une espèce de métaphysique du calcul des probabilités) aurait à traiter cette question. Tant d'ombre nous environne, tant d'ombre hantée de frôlements mystérieux, qu'à part les braves gens cantonnés dans l'incrédulité du charbonnier, nul n'ose plus lever les épaules de rien. Tous les joueurs savent que quantité de circonstances en apparence indifférentes influent sur la veine. Par exemple, il n'y a aucun rapport entre vos bottines et les atouts ; et pourtant vous n'aurez jamais de bonnes cartes si vous êtes gêné dans votre chaussure.

Tallemant raconte qu'un homme perdant chez la Blondeau, qui tenait académie à la place Royale, tout d'un coup descend dans la cour, revient avec une échelle, l'appuie contre la tapisserie, et, avec des ciseaux, se met à couper le nez à une reine Esther qui y était, disant :

— « Mordieu ! il y a deux heures que ce chien de nez me fait perdre ». Et il gagna après tout ce qu'il voulut.

Toutefois, sans doute, en est-il des fétiches comme du fameux sachet de safran de M. Caxton : c'est surtout la foi au sachet qui est bénéfique.

GEORGE MALET.

PHÉNOMÈNES DE SURVIE

à Beaumont (Tarn-et-Garonne)

(Bruits. Paroles. Écriture.)

Le jeudi, 5 décembre dernier, mourait à l'hospice de Beaumont-de-Lomagne une bonne sœur de Saint-Vincent-de-Paul : on la nommait sœur Joséphine.

Depuis quarante-cinq ans elle appartenait à la communauté de cette ville, où elle s'est spécialement consacrée au service des malades. C'est en soignant une personne atteinte d'une affection cancéreuse, qu'elle contracta le terrible mal qui devait, après plusieurs années de cruelles souffrances, la conduire au tombeau.

Le vendredi, jour de ses obsèques, je m'étais rendu à l'hospice, vers les quatre heures, et je m'entretenais avec la supérieure, quand tout à coup une sœur (celle précisément qui a remplacé la défunte dans son office auprès des malades) se présenta à nous, la figure bouleversée par une émotion profonde.

Voici ce qu'elle nous raconta :

Elle se trouvait au pied de l'escalier qui conduit à la chambre où sa compagne était morte, quand elle entendit venant de cette pièce, trois coups violents presque aussitôt suivis de trois autres. Elle n'en éprouva aucune émotion, car elle fut persuadée qu'une de ses compagnes se trouvait dans la chambre mortuaire. Soudain deux nouveaux coups retentirent. Très impressionnée, elle courut appeler un domestique et monta avec lui dans l'appartement d'où le bruit était venu : il était vide ; les sœurs vaquaient chacune à leur office habituel. Comme la chambre en question est située à l'extrémité de l'hospice, un mur mitoyen sépare l'escalier qui y donne accès de la maison voisine habitée par un vieux charpentier. On voulut savoir si les coups n'avaient pas été frappés là. Le charpentier interrogé répondit qu'il n'avait pas travaillé cet après-midi.

Tel est le premier fait : par lui-même et pris isolément il peut paraître sans importance ; mais le second est plus étonnant.

Le soir de ce même jour, à quelques heures de là, un pauvre infirme, hospitalisé dans la maison, sortait de la chapelle sur le coup de six heures, et se dirigeait vers la chambre qu'il occupe dans une aile de l'établissement. Pour s'y rendre il devait traverser un petit jardinet et s'engager ensuite dans un corridor obscur. Ce jeune homme a les jambes inertes et ne se meut qu'à l'aide de béquilles spéciales formées d'une base rectangulaire dont les quatre montants vont en se resserrant jusqu'à la poignée. Prosper —

c'est son nom — a l'habitude de se retirer sans lumière. Il ne connaît guère la peur. Il s'en allait donc par le jardin, obscur à cette heure, quand il se sentit comme frôlé par quelqu'un qui passait. Etait-ce une sœur ou un pensionnaire de la maison ? Il ne se le demanda même pas et ne s'inquiéta de rien. Le jardin traversé, il s'engage dans le corridor. A peine a-t-il fait quelques pas qu'il sent ses muscles raidis et que ses mains se refusent à faire mouvoir les béquilles. « Je crois que je vais m'évanouir », dit-il tout haut, se parlant à lui-même. Après un instant d'attente, il peut avancer de deux pas, mais à ce moment il se sent absolument arrêté ; malgré ses efforts, il ne peut soulever ses béquilles. Il n'a pas peur, il croit qu'un de ses camarades, logé dans le même quartier, a posé le pied sur la base de la béquille pour l'empêcher d'avancer. Cependant il commence à s'émouvoir, à cause de l'impossibilité où il est de parler pour dire à son camarade Eloi, auteur supposé de la plaisanterie, de cesser cette farce.

Tout à coup sa main est comme électrisée (c'est sa propre expression) ; il ressent le chaud contact d'une main étrangère ; en même temps une voix résonne à son côté et prononce ces mots : « *Priez pour les âmes du purgatoire qui souffrent.* » Ces paroles ont été dites et perçues d'une manière très distincte, quoique le son allât en diminuant, comme si la voix, tout en parlant, se fût éloignée vite. Les deux derniers mots : *qui souffrent*, se sont éteints dans une prononciation traînante et plaintive bien faite pour augmenter la terreur de Prosper. Celui-ci est glacé d'épouvante. Ayant retrouvé aussitôt l'usage de ses mains et de ses béquilles, il fuit au plus vite par où il est venu et tombe presque évanoui dans la chapelle où les sœurs sont encore en prières. On s'empresse, on lui fait boire un cordial généreux pour le remettre. Son émotion avait été si forte que le lendemain il dut garder le lit et qu'on lui fit prendre le baume des chutes, remède usité dans le cas de trouble profond. Prosper ne raconta qu'à la sœur supérieure ce qui venait de lui arriver.

Ce n'est pas tout encore ; voici le plus étrange. Le lendemain matin, samedi 7 décembre, la sœur supérieure m'ayant mis au courant de ce qui s'était passé, il fut convenu entre nous qu'on n'en parlerait à personne. Le dimanche, un de mes vicaires se rend à l'hospice pour donner la bénédiction du Saint Sacrement à cinq heures et demie. Ce jeune prêtre ignorait les faits que je viens de relater. Prosper, qui est son pénitent, ne se juge pas obligé au secret à son égard et lui raconte tout. L'abbé prend la chose en riant, raille doucement celui qu'il regarde comme un halluciné, et, son service fini, s'en retourne au presbytère où il rentre dans sa chambre. Quelle n'est pas alors sa stupéfaction de voir étalé, bien en évidence, sur son bureau, un carré de papier, de la grandeur d'une demi-feuille écolier, sur lequel sont écrits les mots entendus par Prosper : « *Priez pour les âmes du Purgatoire qui souffrent.* »

Bouleversé, le vicaire accourt chez moi, me raconte sa conversation avec Prosper et son incrédulité à ce récit ; puis place sous mes yeux la feuille qui porte les mots d'outre-tombe. Le papier sur lequel ils sont écrits se trouvait au fond d'un cartable d'où l'auteur de l'écriture avait dû l'extraire. Il porte au verso des notes d'histoire romaine prises par l'abbé quand il était au Petit Séminaire. L'écriture tracée au recto est ferme, il n'y a pas de points sur les i ni d'accent circonflexe sur le mot âme. Les sœurs de l'hospice *croient* y reconnaître le coup de plume de leur compagne décédée.

Je n'ose me prononcer. Ce qui est certain, c'est que, d'une part, l'abbé ignorait entièrement, quand il a quitté sa chambre, les phénomènes de l'hospice, et d'autre part, personne en son absence n'a pénétré chez lui. Je m'en porte garant. Dans la demi-heure écoulée entre sa sortie et sa rentrée, je n'ai point, moi, quitté ma chambre, devant laquelle il faut nécessairement passer pour arriver chez le vicaire. J'aurais certainement entendu les pas de quiconque aurait marché devant la porte.

Voilà les faits. Au point de vue catholique, la *possibilité* d'une manifestation de l'âme de sœur Joséphine ne fait aucun doute. Mais *pourquoi* se serait-elle manifestée ainsi ? Sœur Joséphine a enduré son terrible mal avec une si admirable patience que les sœurs lui disaient souvent qu'elle faisait son purgatoire sur la terre et qu'elle irait au ciel tout droit. C'est peut-être pour activer le zèle des bonnes sœurs que Dieu a permis cette manifestation extraordinaire. Quant à Prosper, qui est très pieux, il avait passé de longues heures auprès du corps exposé de sœur Joséphine, mais il priait moins pour elle qu'il ne l'invoquait, ayant une telle estime de ses vertus et de ses mérites qu'il l'appelait vénérable et lui demandait d'intercéder pour lui auprès de Dieu. En se manifestant à lui et en confirmant au confesseur du bon infirme la réalité de cette manifestation, sœur Joséphine a voulu sans doute obtenir le secours de leurs suffrages et des nôtres.

Quoi qu'il en soit, les faits que je vous rapporte sont incontestables et mon récit est l'expression scrupuleusement exacte de la vérité.

F. Clavé, *vicaire-régent*,
à Beaumont-de-Lomagne (Tarn-et-Garonne).

LE PARI BIEN TENU

On a beaucoup écrit sur l'existence d'un monde supra-naturel. On a beaucoup disserté sur ses preuves. Et pourtant la croyance au « Merveilleux », si elle est l'apanage d'une élite intelligente et cultivée, n'a pas encore pénétré dans les esprits simples et frustes. J'en vois la raison dans ce simple fait, que presque tous les phénomènes remarquables qu'on a cités ont été obtenus et constatés par des initiés, des « gens de métier », si j'ose employer cette expression, dont la foule, instinctivement, se défie, et met en doute les affirmations les plus indéniables.

J'apporte ici, aujourd'hui, deux faits absolument indéniables, qui ont été constatés, bon gré, mal gré, par deux incrédules, fortement ébranlés depuis lors. On ne pourra nous objecter, selon l'usage, que nous avons affaire à des déséquilibrés, à des hystériques. L'un se nomme M. Bataillard, le peintre si estimé. L'autre se nomme Mlle Waquier, et tient, rue des Pyramides, une galerie de tableaux que fréquente le Tout-Paris artiste.

C'est à l'obligeance de cette dernière que je dois le récit qui va suivre.

Il y a de cela, environ trois ans, la grosse question du jour était de savoir si M. Scheurer-Kestner allait être nommé vice-président du Sénat. Son attitude surabondamment dreyfusiste semblait mettre son élection en péril. Mais ses attaches étaient puissantes, d'autre part, et nul ne pouvait fixer un pronostic certain. — Deux amis, M. Bataillard et M. L..., grand prix de Rome, dont nous tairons le nom eu égard à sa triste fin, se trouvant réunis chez Mlle Waquier la veille de la fameuse élection, n'imaginèrent rien mieux que de parier pour ou contre le succès de M. Scheurer-Kestner. Un « fiasque » de Chianti devait être offert par le vaincu, mais dégusté, est-il utile de le dire, en commun par les camarades.

M. Scheurer-Kestner fut battu. M. Bataillard, qui avait parié pour la réussite de son élection, avait perdu. Malheureusement, M. L... fut appelé en province pour un travail important, sans avoir pu, avant son départ, déguster le Chianti gagné. Quinze jours se passent sans que son ami entende parler de lui. Un matin, en lisant son journal, M. Bataillard apprend que M. L... s'est suicidé.

Trois mois après ce triste événement, M. Bataillard se trouvait, après dîner, chez Mademoiselle Waquier. La conversation tomba sur ce pauvre L... et sa mort épouvantable

— « Mais avec tout cela, dit en riant l'hôtesse, vous n'avez toujours pas payé le « fiasque » de Chianti que vous avez perdu. »

— « Qu'à cela ne tienne, répondit M. Bataillard, je vais en chercher un et nous le viderons à la santé de notre ami. »

Il sortit et revint avec la bouteille promise. En emplissant alors son verre il le leva en s'écriant :

— « A la santé de L... ! »

Au même instant, une petite pendule qui se trouvait dans la pièce, sur le piano, et n'avait ni sonné, ni marché depuis six ans, se mit à tinter vigoureusement par deux fois différentes, comme si le timbre en avait été frappé par une main mystérieuse.

— « Je vous certifie l'authenticité de ce récit, me dit, très impressionnée, Mademoiselle Waquier. Nous n'avons point été le jouet d'une hallucination et d'autre part les coups de timbre étaient au moins trois fois plus sonores que ceux donnés par cette pendule, autrefois, quand elle marchait. »

— « Et depuis, le mouvement a-t-il repris ? Ou bien avez-vous entendu d'autres sonneries anormales ?

— « Plus jamais, Monsieur. Ma pendule marche bien aujourd'hui, mais les esprits ne sont pour rien dans l'affaire. Je l'ai envoyée tout récemment à l'horloger. Ma seule crainte, maintenant, c'est que L... ne vienne en déranger le mécanisme. »

Mlle Waquier termine sa phrase dans un sourire. Et pourtant... si je lui disais que j'ai vu, moi-même, — qui certes ne suis point un fervent du spiritisme — chez un de mes excellents amis de la rue des Martyrs une pendule arrêtée complètement pendant plus d'une minute, elle pourrait trembler, et sérieusement, pour la sienne !...

Le second fait que je voulais rapporter est tout aussi extraordinaire, tout aussi bizarre que le premier. Il s'est également passé rue des Pyramides et a trait, comme le précédent, à M. L...

Quinze jours après l'incident de la pendule, Mlle Waquier manifesta un certain mécontentement de ce qu'un portrait d'elle, signé de M. L..., le grand prix de Rome défunt, fût aussi peu ressemblant à l'original. Dans un mouvement de dépit, elle l'enleva du clou auquel il était accroché et le remplaça par un plat de la plus grande valeur, auquel elle tenait énormément Inutile de vous dire donc, avec quel soin elle le fixa au mur. Or, la nuit qui suivit cette substitution, Mlle Waquier fut réveillée en sursaut par la chute d'un objet de porcelaine. Elle se rendit dans la pièce d'où le bruit était parti et aperçut son plat, son beau

plat, brisé en mille morceaux. De suite, l'idée lui vint que la corde qui l'attachait s'était rompue : la corde était intacte. Alors c'était le clou qui avait cédé : le clou était solidement enfoncé dans le mur.

— « Il fallait donc admettre, me dit Mlle Waquier, que le plat s'était décroché de lui-même, ou que quelque chose.... ou quelqu'un de mystérieux l'avait décroché. Je vous avouerai que je crois, maintenant, et fermement, que c'est L..., qui, froissé, a voulu me jouer ce tour. Le fait de la pendule qui sonne m'avait fait réfléchir. Le fait du plat qui se décroche m'a complètement convaincue. »

Tirer une conclusion de ces deux phénomènes ne serait que donner mon appréciation personnelle, qui n'a que la valeur d'une appréciation. Je laisse aux lecteurs sincères, sans parti-pris, le soin de dire si des faits de cette nature, des faits tout matériels, constatés par des gens de bonne foi, qui auparavant ne croyaient rien au « Merveilleux » ont quelque intérêt et prouvent quelque chose.

RENÉ LE BON.

UNE SÉANCE D'OCCULTISME AVEC EUSAPIA

à l'Ile Roubaud (Var)

A Charles Richet

Comme décor une île étrange et solitaire.
En face la mer bleue, à l'horizon la nuit,
Et la lune filtrant à travers le réduit
Où flotte autour de nous une ombre — et le mystère...

C'est l'heure où l'au delà s'incarne sur la terre.
Des invisibles mains ; un feu follet qui luit,
L'étrange sarabande où la matière suit
Aveuglement la loi d'un être planétaire.

Pauvres ceux dont la vue, anémique flambeau,
Reste figée au sol et s'arrête au tombeau !
Nous qui visons plus haut, atteindrons-nous la cible

Mobile, vierge encor sous nos traits maladroits ?
Quand pourrons-nous jeter le pont sur l'Invisible
Qui frôle notre oreille et glisse entre nos doigts ?

OCTAVE HOUDAILLE.

PHYSIOGNOMONIE

VIII

M. Edouard Drumont

Il est de très exceptionnels visages qui semblent faits de pensée rendue tangible. Ils résument vraiment la complexité dans l'unité et révèlent toujours cette puissance mystérieuse, incompressible, à la fois ardente et calme, des âmes à multiples modalités que vivifie le souffle du génie, des âmes créatrices, en un mot.

Tels visages ont ceci de spécial qu'ils sont absolument personnels. On pourrait, sans doute, leur trouver des analogues, mais non pas des semblables. Quelque chose de particulier, d'insaisissable, les place naturellement en dehors ou au dessus de la foule anonyme, dont ils influenceront peut-être les destinées, mais pour laquelle ils resteront à jamais, malgré les apparences, de véritables énigmes, car on ne saurait être compris réellement que par qui l'on est égalé...

Ces visages, d'ailleurs aussi passionnants à étudier que difficiles à pénétrer, appartiennent généralement aux individus-chefs, aux conducteurs, et, bien certainement, celui du maître Edouard Drumont se range de lui-même dans cette catégorie supérieure.

Par la construction osseuse générale, la tête de M. Drumont tient assez du Buffle, mais l'Eléphant prend un peu le haut du front, tandis que le Lion apparaît dans les yeux, le nez et l'arcade zygomatique. Ceci fait que le caractère léonin domine largement les deux autres.

La boîte cranienne se révèle, en même temps, brachicéphale et dolichocéphale, mais cette dernière forme l'emporte sur la première. Cette curieuse façon de tête indique l'extraordinaire mentalité propre à ceux que l'on pourrait appeler des « Intuitifs-positivistes », et réunit presque toujours trois personnalités bien distinctes dans un seul être, — je veux dire : un Lutteur, un Penseur, un Artiste (1).

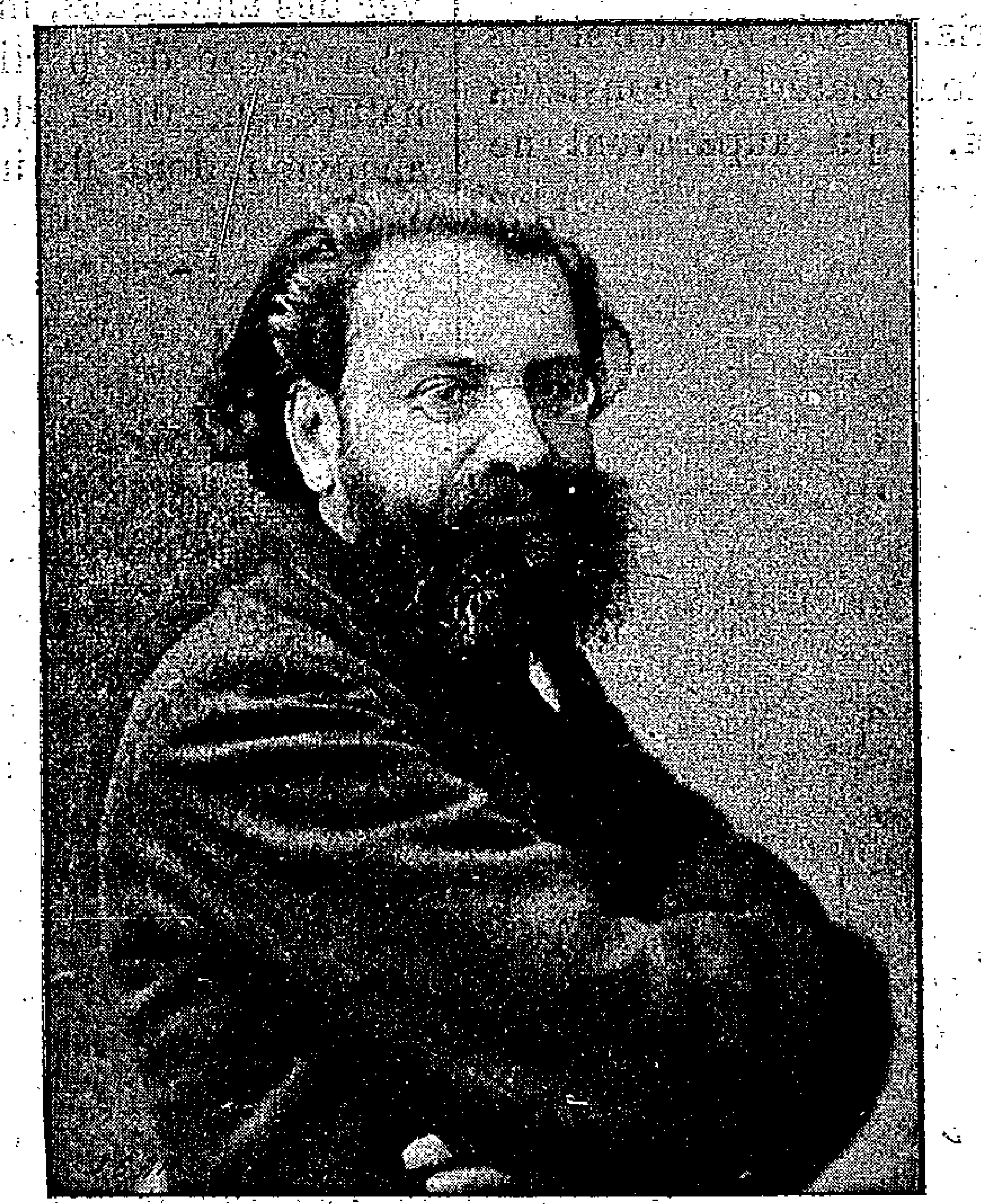
Il existe, chez Drumont, une particulière azymétrie, que l'on retrouve, à des degrés divers, chez tous les grands méditatifs, et qui se traduit par un extrême développement de la face, laquelle semble vouloir accaparer toute la tête...

L'occiput, bien dessiné, est cependant relativement

(1) Il m'a semblé préférable de reproduire deux photographies de M. Drumont, au lieu d'une, et cela pour que le lecteur saisisse mieux ce que je viens d'exposer. La première photographie caractérise admirablement le Lutteur et le Penseur, tandis que la seconde montre surtout l'Homme et l'Artiste.

peu accentué, et les côtés latéraux postérieurs adoptent résolument la forme allongée. Ici donc, les instincts animaux, très sains, vivants et forts, n'entravent jamais le libre exercice de l'intelligence, ni de la volonté. Ils sont, au contraire, le fonds nourricier, un peu chaotique, où la vibration psychique puise constamment son intensité, où la faculté de penser vient, sans cesse, renouveler son impulsivité productrice. Ils servent l'être mental, mais ne l'asservissent pas.

Le sommet du crâne, saillant et bombé, les pariétaux antérieurs, les temporaux, amples et proéminents, indiquent une inépuisable réserve de cérébralité féconde. Il y a là le perpétuel besoin d'étudier, de comparer et de raisonner. On estime infiniment l'étude rationnelle des faits dits positifs, mais on subit néanmoins la douce attirance des profondes et mystiques rêveries. Dans l'existence commune de chaque jour, on croit à ce que l'on voit, d'abord, afin d'être bien sûr de ne pas trop s'égarer. Mais, pour échapper à la déprimante étreinte de la vie quotidienne, toujours assez monotone, même pour les plus favorisés, on se réfugie, de temps en temps, dans le monde idéal intime, relativement chimérique, mais si délicieux et merveilleusement peuplé, que l'on s'est créé par dilettantisme, un monde d'ailleurs secret et fermé, qu'on laisse entrevoir quelquefois — mais très peu — et seulement à des amis rares et éprouvés...



Le front, qu'une incision rigide barre dans le sens horizontal, est véritablement superbe. Saillant et massif, presque droit, très vaste. Bien découvert, il garde une légère angularité tout en se bombant suffisamment vers les tempes. C'est bien là le front des géants de la pensée...

Sous cette voûte spacieuse, les embryons d'idées évoluent à l'aise et, très rapidement, deviennent des entités virtuelles que la moindre commotion psychique rendra extériorisab'es. Les spéculations philosophiques les plus variées se succèdent sans trêve, se croisent en tous sens, s'enchevêtrent, pour ainsi dire avec ordre, car, ici, la clarté et la précision paraissent être les deux qualités primordiales. Et l'imagination, d'une invraisemblable puissance évocatrice, se plaît à concrétiser l'abstrait, à vêtir le schéma linéaire d'une création plastique aux contours sobres et nettement déterminés. Enfin, ce front, assez indifférent au rite extérieur du Culte, est cependant foncièrement religieux, en ce sens qu'il se révèle traditionnaliste et possède une foi héréditaire qu'il aime et vénère, comme on aime et vénère un bijou de famille...

Les sourcils, très épais, fortement tracés et légèrement rehaussés vers l'angle externe, sont tout à fait remarquables.

Ils annoncent d'abord une ténacité patiente, inlassable, une extrême endurance physique, des instants d'enthousiasme, voire de lyrisme, puis de violentes colères intérieures et pas mal de rancune. Mais la rancune de M. Drumont se manifeste d'étrange façon. Pendant quelque temps, elle s'atténue au point de s'effacer presque de la conscience; puis, un beau jour, sans raison apparente, elle se réveille, plus vivace que jamais et cela se renouvelle périodiquement. Par leur direction imperceptiblement oblique, ces sourcils disent aussi le désir de l'ordre autour de soi et de l'économie. Ils sont autoritaires, mais nullement tracassiers. M. Drumont n'aime pas le gaspillage. Pour les choses importantes il sait dépenser largement, mais il déteste qu'on lui présente des tas de petites factures — cela l'agace.

De tels sourcils, cependant, révèlent surtout l'artiste, car ils possèdent le goût très affiné du Beau, le sens du coloris, de la nuance, et l'amour instinctif de la comparaison esthétique. D'autre part, ils affirment un esprit très apte aux évaluations géométriques, mais assez peu doué pour le calcul chiffré et professant une certaine aversion, mélangée d'un vague respect, pour la rébarbative sévérité des opérations purement mathématiques.

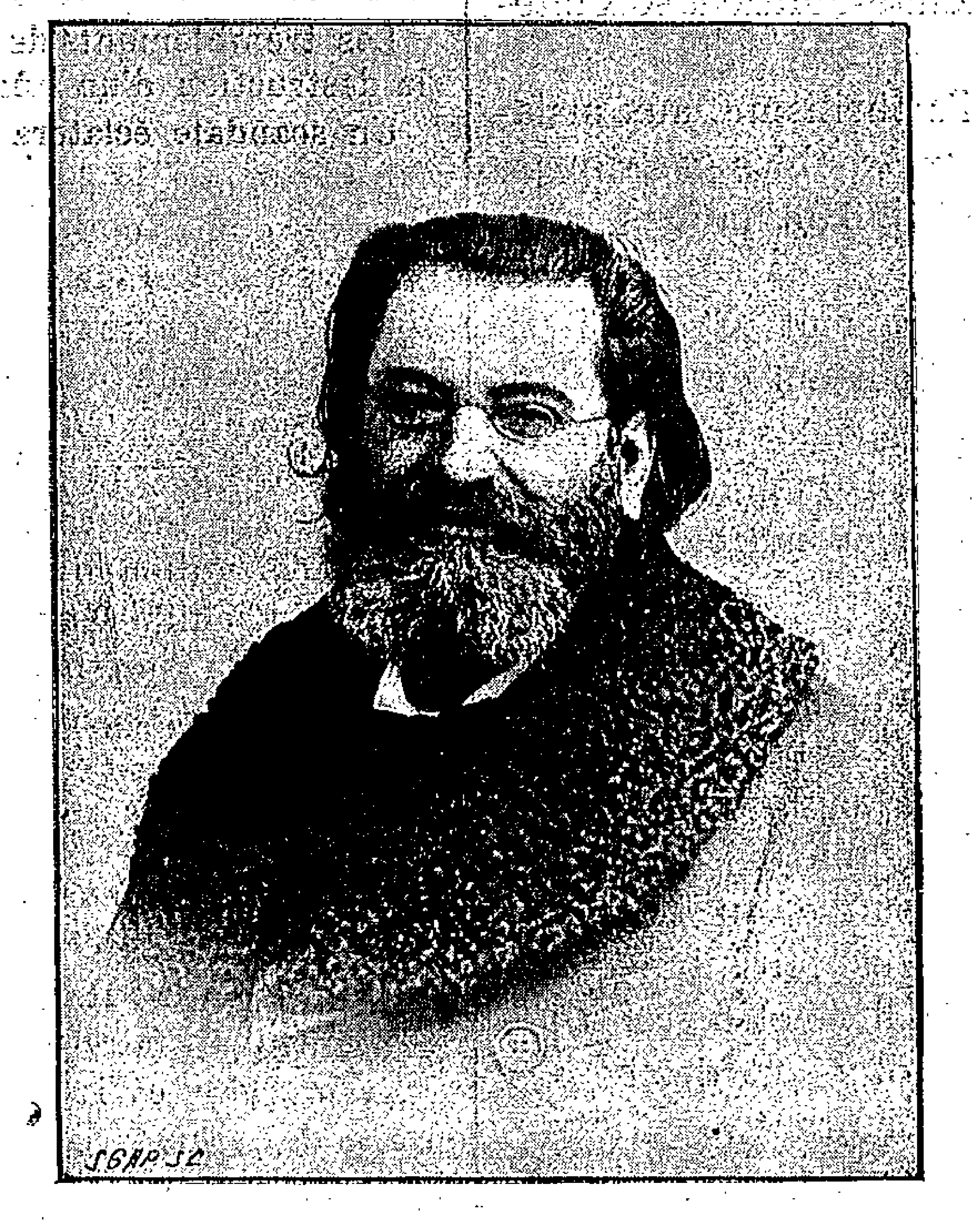
Mais, ces sourcils laissent également soupçonner que le maître pourrait bien avoir des faiblesses de collectionneur... Je n'ai pas le moindre renseignement sur l'organisation du *home* de l'auteur de « Mon vieux Paris ». Toutefois, je demeure convaincue qu'il doit se trouver, là-bas, une bibliothèque remplie de livres

curieux ou rares et quantité de bibelots plus ou moins intéressants...

Les yeux, plutôt grands, bien ouverts, d'un ferme et beau dessin, sont admirables de limpide et chaude lumière. Inquisiteurs et pénétrants, analytiques et rêveurs, affectueux et narquois, ils appartiennent autant à l'artiste et à l homme qu'au penseur. Ces yeux-là sont ceux d'un solitaire, tandis que leur regard est celui d'un voyant !

Ils aiment l'ombre apaisante, l'isolement sain, le silence animé des bois et des forêts. Ils se plaisent à contempler la variété des calmes paysages et suivent, parfois, avec intérêt, la magie changeante des nuages courant sous le soleil.

Pourtant, croire que M. Drumont recherche la solitude par sauvagerie de caractère, serait une erreur grossière. Il l'affectionne parce que c'est là qu'il prend davantage possession de soi-même, et que toujours elle favorisa l'éclosion de ses meilleures œuvres ; car, profondément intuitif, il est de ces privilégiés qui ont *des yeux pour voir, des oreilles pour entendre* et dont l'âme sait comprendre, puis interpréter, ce mystérieux langage de la nature qu'on pourrait appeler « le Verbe des choses... »



Grand et fort, solidement construit, le nez se révèle absolument léonin. La racine en est puissante : l'arète, longue et large, se termine parfaitement, ce qui est rare dans un nez. Enfin, les narines, bien épanouies, s'affirment intensément vibrantes.

Tel nez indique une profonde clarté de jugement, le sens de l'organisation, l'instinct du commandement, la compréhension immédiate de la valeur des gens auxquels on a affaire, beaucoup d'initiative et suffisamment d'habileté dans la vie pratique.

Mais ce genre de nez annonce, par-dessus tout, une redoutable force combative, une ardente impétuosité, puis un courage que nulle adversité ne saurait complètement abattre. Avec un semblable organe, on est batailleur par tempérament et l'on se battrait, au besoin, pour le seul plaisir de le faire. On fonce tête baissée contre l'ennemi et les coups assénés valent la peine d'être comptés. Cependant, le choc est aussi rapide que violent et l'on ne s'acharne pas contre le vaincu...

La bouche, aux lèvres pleines et saillantes, mais régulières et parfaitement modelées, devient on ne peut plus significative grâce à la si curieuse expression faite de bonté impulsive et de scepticisme gouailleur qui lui est propre.

Bienveillante, affable et courtoise dans les relations, cette bouche possède, au même degré, le don de la raillerie, ironique et mordante...

Elle est sensuelle aussi, très passionnée, voluptueuse même, d'une façon toute spéciale, tour à tour mystique ou pleinement réaliste...

M. Drumont tient à ce que toute chose soit réussie, la cuisine comme le reste et ce n'est pas lui, vous pouvez m'en croire, qui avalerait du Barsac pour du Château-Yquem...

D'autre part, ce bouillant polémiste n'est pas insensible au charme de la beauté. Il sait parfaitement distinguer une femme jolie d'une autre qui ne le serait pas autant. Et si, en telle occasion, il garde le silence et semble rempli d'indifférence, tenez cependant pour certain qu'il n'en pense pas moins. D'ailleurs, laisser entendre qu'il adopterait, le plus souvent, une attitude aussi modeste serait émettre une insinuation audacieuse dont je ne prends nullement la responsabilité...

Enfin, la moue si particulière de cette bouche montre un homme connaissant la vie autrement que par ouï-dire. Cette bouche est sans amertume, mais elle a quelque chose de jovialement sarcastique... — Quand l'écrivain dépose sa plume, quand, momentanément, le lutteur fait place au philosophe et que celui-ci se prend à observer de haut les turpitudes ou les inconséquences de la tragi-comédie humaine, j'imagine que M. Drumont trouve des minutes de sombre gaîté. Il doit, en ces instants, rire un peu dans sa barbe, oui, rire de ce rire étrange, à la fois terrible et tranquille, qu'Aristophane prête aux dieux.

Sous la barbe touffue le menton se devine proéminent, avancé et légèrement arrondi, tandis que le

maxillaire apparaît solide et relativement carré. Ces qualités viennent renforcer encore, si possible, ce qui a été dit précédemment au sujet du nez.

L'arcade zygomatique, large et saillante, s'accorde avec le front pour affirmer une intelligence vaste, primesautière et absolument personnelle.

Les oreilles, de grandeur moyenne, bien attachées, décèlent de la finesse et, peut-être, un peu de ruse.

La chevelure, abondante et naturellement souple, fait présager de l'entrain, de la belle humeur, et la façon dont les cheveux sont rejetés en arrière annonce des manières originales.

Physiologiquement, M. Drumont est un sanguin-nerveux-bilieux. Cette constitution est celle des forts. Elle promet, en général, une admirable santé et laisse espérer, sauf accident, de soixante-quinze à soixante-dix-huit ans d'existence.

Toutefois, elle prédispose à l'arthritisme, aux maladies des voies respiratoires, aux troubles gastriques, aux névralgies, à la gravelle, aux inflammations cutanées, etc.

Dans l'ordre moral, ce tempérament est aussi un des plus favorisés. Ceux qui l'apportent en ce monde sont, par cela même, voués aux gestes de combat. Peu importe le milieu social dans lequel ils naissent, car ils sont créés pour dominer et nul osbtacle ne saurait enrayer définitivement leur destinée.

Chez M. Drumont, les deux incisions qui vont des narines aux coins de la lèvre supérieure, puis les lignes ténues qui entourent les yeux et plissent légèrement les paupières, en disent plus long que n'importe quelle biographie. Elles dénoncent une existence orageuse, tour à tour pénible, combative ou brillante. Ces rides montrent l'homme qui s'est fait lui-même, à travers mille vicissitudes matérielles et morales. A côté des journées triomphantes, il y eut des heures d'angoisse profonde et de doute torturant...

Aujourd'hui, sans doute, il a atteint son but et la plupart de ses aspirations sont devenues des réalités. Mais il pourrait dire, je crois, avec le Zaratboustra de Nietzsche. « Je suis arrivé à ma vérité par bien des chemins et de bien des manières. Je ne suis pas monté par une seule échelle à la hauteur d'où mon œil regarde dans le lointain » (1).

Génia Lioubow.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

---

(1) Ainsi parlait Zarathoustra, p. 283.

OLD MOORE

Prédictions pour 1902

Janvier

L'année s'ouvre sur de grands et sérieux désastres qui affligeront l'Angleterre.

Les maladies séviront en grand nombre et dans la haute société, on répandra d'abondantes larmes.

La santé du peuple souffrira et la mortalité sur les enfants atteindra un chiffre anormal et fera d'excessifs ravages.

Un grand désastre en mer, causé par une collision, entraînera de nombreuses pertes d'existences.

Les voies ferrées seront peu sûres et beaucoup d'accidents seront à craindre.

Les tremblements de terre seront fréquents et causeront la destruction d'un immense domaine.

Un scandale éclatera qui compromettra le haut clergé.

Les ennemis de la vieille Angleterre s'agiteront et nous les trouverons plus nombreux que nos amis parmi les nations de l'Europe.

Nos épées devront être affilées et notre poudre sèche, car pendant un moment nous pourrons être appelés à défendre notre splendide empire.

L'Inde sera dans la désolation ; la peste et la famine y séviront sur une grande étendue.

Vers le milieu du mois, un grand désastre dans les mines de houille sèmera la mort parmi les mineurs.

Nous aurons un hiver d'humidité et de vent qui causera beaucoup de ravages sur terre et sur mer.

Février

« Et je regardais et contemplais une image... c'était un fantôme monté sur un cheval blanc, il se nommait la mort »...

C'est la seule interprétation que l'on puisse donner des positions planétaires de ce mois.

La maladie et la souffrance viendront en rampant et le glas de la mort sonnera pour les plus beaux et les meilleurs du pays anglais.

En dépit de ces tristes présages, les hommes seront plus joyeux et plus en fête que jamais.

Nos législateurs auront de quoi s'occuper, car l'opposition fera répandre le sang, ce qui rendra la lutte très âpre...

Notre souverain ne sera pas heureux et devra défendre sa personne de tout danger et accident.

Les compagnies des chemins de fer seront dans l'infortune et leurs profits et recettes feront triste figure.

La Russie sera dans la misère et le jeune tzar sentira son trône ébranlé.

L'Espagne verra des scènes tumultueuses et sanglantes... Cette malheureuse nation court rapidement à sa fin.

Quelques meurtres d'une singulière atrocité seront commis pendant ce mois, et les crimes de toutes sortes seront nombreux.

Par suite de l'élévation de la planète Mercure, il y aura de grands changements dans les familles royales.

Un changement de ministère n'est pas impossible...

Mars

Il y aura une grande crise ouvrière. Une grève générale s'étendra sur les chantiers de construction. Les ouvriers réclameront un salaire plus élevé, que les patrons ne voudront pas accorder, un grand conflit surviendra également entre le travailleur et le capitaliste.

La première partie du mois sera particulièrement défavorable au gouvernement et à la royauté, les maladies et la mort feront de fréquentes incursions dans les maisons et palais des riches.

Du dehors et de nos possessions coloniales nous arrivera la nouvelle d'un grand désastre, nécessitant le prompt envoi de troupes. Les revenus de l'Empire pour le mois et l'année seront bons.

Il y a de bons signes de réduction d'impôts, l'argent sera abondant. Que ceux qui voyagent par chemins de fer soient très prudents, car il y aura de nombreux accidents.

Un grand mouvement se prépare dans les rangs des socialistes, et d'après les positions du soleil et de la lune, il paraîtrait que la Royauté deviendrait impopulaire et serait fortement attaquée par la Presse.

Il y aura dans ce sens une grande agitation à la suite de laquelle les solides soutiens du trône devront se tenir prêts.

(*A suivre.*)

CONSIDÉRATIONS

sur les événements futurs de ce siècle

En 1899, je publiais une petite brochure intitulée : « Les grands événements du XXe siècle », à la fin de laquelle je disais ceci :

« *Les conjonctions, quadratures et oppositions planétaires, qui annoncent que l'Europe et une grande partie de la terre vont être le théâtre de luttes sans nombre, de révolutions fratricides et de guerres sanglantes entre les peuples, semblent devoir se produire vers 1900, et leurs effets commenceront à se manifester vers 1903, 1904 et les années suivantes.*

« *En cela, les prédictions des inspirés et les mouvements des astres sont parfaitement d'accord.* »

Les faits qui se sont produits depuis cette époque paraissent jusqu'ici me donner raison, témoins la guerre du Transvaal, la guerre de Chine et les révolutions et guerres américaines.

De plus, il est indéniable que, même aux yeux les moins clairvoyants en matières politiques, la sécurité de la plupart des grands Etats européens est fortement compromise par des ferments de révolutions sociales, économiques et financières qui amèneront fatalement des conflits politiques extérieurs d'une gravité exceptionnelle.

Un vent de révolte contre les misères physiques, qui croissent sans cesse, malgré les progrès de la science, *et je dirai même en raison de ces progrès*, souffle d'un bout du monde à l'autre. Ce vent se nomme *socialisme*, anarchie ou nihilisme.

Sous le nom de socialisme, il affecte les allures d'un zéphir, dont les effets paraissent séduisants à beaucoup, mais lorsqu'il devient *anarchie* et *nihilisme*, ce souffle des revendications populaires est un vent terrible qui, pareil au simoun africain, ne laisse sur son passage que ruines et désolation.

Ce mouvement socialiste est d'autant plus dangereux qu'il revêt une des formes tentantes des aspirations des foules, c'est-à-dire le soulagement des misères sociales ; mais si, superficiellement, il paraît ainsi, dans le fond ce n'est que l'expression déguisée de toutes les rancœurs, de toutes les envies, de tous les désirs inassouvis, de toutes les haines qui, au jour du déchaînement, se répandront farouches et inexorables au milieu de la société et la bouleverseront de fond en comble.

Aujourd'hui, les deux planètes maléfiques, Saturne et Mars, sont aussi puissantes qu'au temps du paganisme.

Saturne, maître des œuvres noires, provoque le chagrin, l'anxiété, le malaise des esprits, etc. Mars se plaît plus que jamais à faire répandre le sang ; qui peut énumérer les suicides, les meurtres et les attentats de toute nature commis contre la vie humaine ?

Vénus, influencée par ces deux maléfiques planètes, ne protège plus ni l'amitié ni la famille ; tout tourne au tragique, les amants se suicident ou l'un des deux tue l'autre, sans rime ni raison ; la famille voit ses membres dispersés et devenir ennemis, au mépris des lois divines et, je dirais même, *raisonnablement* humaines.

Les présages relatifs aux grandes puissances européennes sont presque les mêmes pour l'année 1902.

La France aura à subir des maux provenant des excès commis par le gouvernement, qui manquera de force pour prendre dans certains cas des résolutions énergiques et dans d'autres adoptera des mesures qui provoqueront des mouvements populaires, avec effusion de sang. L'honneur de la patrie aura à souffrir, et un projet d'alliance ou d'association sera également cause de grandes récriminations.

Persécution de certaines classes de citoyens.

De nombreuses morts, dont quelques-unes vio-

lentes, parmi les gouvernants ou les personnes de haut rang, sont clairement indiquées, et le feu fera de nombreuses victimes, soit par incendies, explosion ou foudre, soit même encore au moyen des machines industrielles ou commerciales.

Pour l'Allemagne et la Russie les présages sont sensiblement les mêmes, avec ceci de particulier pour l'Allemagne qu'il y aura probablement rupture d'alliance ou d'association d'intérêts ; des protégés de cet empire auront à souffrir, et des mesures coercitives soulèveront également des colères populaires ; de plus, l'empire d'Allemagne acquerra cette année de nouveaux biens, soit en territoire, soit en concession de la part d'un autre peuple.

La Russie, en outre des présages semblables à ceux de la France, doit s'attendre à voir ses sujets éprouver certaines pertes matérielles pour des causes *difficiles à définir*, et, de même que pour l'Allemagne, il y aura des soulèvements, des émeutes, mais dont la gravité sera plus grande.

Quant à la guerre, tous les aspects planétaires concordent à la faire croire assez prochaine, sans pour cela qu'elle soit nettement indiquée comme devant éclater cette année ; les mouvements intérieurs sont plus violents que ceux extérieurs, néanmoins, l'étincelle est prête à jaillir au moindre choc.

Dans la brochure déjà citée plus haut : « Les grands événements du xxe siècle », je disais à propos de l'Angleterre : « *L'opposition de Mars et de Saturne est des plus graves et celle de Mars et du Soleil plus grave encore. Ces oppositions doivent se produire au commencement du siècle qui s'approche ; elles signifient : révolutions intérieures, guerres terribles, au dehors, affaiblissement et quelquefois mort.* »

La guerre du Transvaal et les agitations irlandaises ont justifié mon dire.

L'Angleterre remportera au Transvaal un succès à la Pyrrhus ; son prestige est mortellement atteint ; la planète protectrice de la Grande-Bretagne, Mercure, s'achemine vers la VIIIe maison, la maison de mort.

La maxime qui s'appliquait à l'Irlande en 1899, était celle-ci : « Tu posséderas bientôt les éléments qui font réussir. Que ton intelligence suive les aspirations de ton cœur. »

Que les patriotes irlandais méditent ces paroles, car le temps est proche où ils pourront réaliser leur rêve de liberté.

De tout ce qui précède, il résulte bien clairement que tous les peuples ou presque tous vont subir des secousses spirituelles et physiques qui changeront la face du monde.

Ces changements se feront uniquement au moyen de révolutions et de guerres, et des flots de sang seront répandus. *Toute modification quelle qu'elle soit, ne se fait qu'au moyen de la souffrance*, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de rénovation, et ces malheurs qui s'abattront sur les peuples n'auront qu'un but, celui de les régénérer et de les ramener au bien.

Après ces révolutions et ces guerres, viendra un temps d'accalmie qui ne fera que précéder la *période finale*, et voici les raisons que je crois devoir produire pour avancer ce fait de l'approche, de la réalisation complète de la prophétie de Jean l'Evangéliste.

D'abord, il fallait que la Parole divine fût enseignée à tous les peuples, car nul, selon l'Écriture, n'est exclu du festin ; or, aujourd'hui, du Nord au Midi, de l'Orient au Ponant, la terre est parcourue à pas pressés par les annonciateurs de la Bonne nouvelle.

Ensuite, la première république, en conférant aux juifs tous les droits du citoyen, dont ils avaient été privés jusqu'alors depuis leur dispersion, a, pour ainsi dire, marqué la fin de leur étape, presque deux fois millenaire, à travers le monde, et, par cela même, les a préparés à l'épreuve décisive et finale qui doit briser ce peuple et le jeter pantelant et repenti aux pieds du Dieu qu'il a crucifié, le jour marqué par la main divine.

Encore une fois, vouloir préciser ce jour et en donner la date fixe serait une folie téméraire car il est dit : « Mille ans sont comme un jour devant le Seigneur. » Néanmoins, il nous est permis de dire que le temps des épreuves est proche ; les symptômes en sont trop caractérisés pour être trompeurs, et si Dieu permet que nous les apercevions, c'est encore par un effet de sa miséricorde infinie, car il pourrait, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'Evangile, venir comme un voleur au moment où nous ne l'attendrons pas.

VANKI.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

(*Suite*)

P

Psychisme. — Ce terme, bien que d'un usage constant, n'est pas défini dans les dictionnaires de la langue française ; Littré ne le connaît point. — Le psychisme est l'ensemble des connaissances de tout ce qui se rapporte à l'âme ; c'est aujourd'hui une vaste science, comme pourra s'en convaincre le lecteur en lisant les termes suivants, dont la plupart sont de récente introduction dans le langage usuel.

Psychologie. — Science de l'âme autant qu'étude purement métaphysique ou en ce qui concerne les facultés morales et intellectuelles. Ce terme n'est donc pas synonyme du précédent.

Psychologique. — Qui a rapport à l'âme dans le sens de psychologie et non de psychisme.

Psychologiste, Psychologue. — Celui ou celle qui s'occupe de psychologie et non de psychisme.

Psychomancie. — Celui qui pratique la psychomancie ou la divination au moyen de l'évocation des morts ou ce que les spirites dénomment : Esprits ; les désincarnés.

Psychomètre. — Moyen de mesurer la valeur ou la force de l'âme de l'intelligence. — Tel est le sens générique qui a été donné pour la première fois par Bonnet à l'état de simple question : « Le nombre des connaissances justes, dit ce philosophe, que différents esprits tirent du même principe ne pourrait-il pas servir de fondement à la construction d'un *Psychomètre* et ne peut-on pas présumer qu'un jour, on mesurera les esprits (sans jeu de mot) comme on mesure les corps. (*Contemplations* IV, 10.)

Dans le langage occultique ce terme est synonyme de MEDIUM (voy. ce mot), de Clairvoyant, c'est-à-dire d'une individualité, qui dégageant de son corps son double aithérique peut lire le passé, le présent et l'avenir. — (Voir l'article suivant.)

Psychométrie. — Extrême sensitivité d'une personne, qui lui permet de dégager son corps physique (en sanskrit Sthulé) de son double aithérique et de pouvoir lire ainsi dans les *clichés akasiques* et prédire dès lors le passé, le présent et l'avenir. — On nomme une personne douée de cette faculté *Psychomètre*.

Voici la définition que donne Buchanam de cette faculté dans son *Manuel de Psychométrie* : « La psychométrie et le développement de l'exercice de facultés divines dans l'homme. Cette sphère inexpliquée de l'intellect, qui comprend les réponses oraculaires, analogues aux révélations des somnambules, les prophéties des saints, les pronostics du destin, les présages mystérieux, de même que les impressions soudaines qui dirigent la conduite de beaucoup de personnes. »

La science psychométrique, qui est réelle, incontestable, est vieille comme le monde, et c'est bien à tort que l'on croit qu'elle a pris naissance à notre époque, que Buchanam de Boston, le Dr Hübbe-Schleiden et Louis Deinhard, de Munich, en sont les inventeurs. — Cf. à ce sujet, WILLIAM DENTON, *The soul af Things* (l'âme des choses), 3 vol. in 8°. Wellesley, Massachuset. — La Psychologie devant la science et les savants, par Ernest Bosc ; Paris, Dorbon aîné.

Ajoutons en terminant cet article que ce terme a un autre sens que voici :

La psychométrie est une dynamométrie psychologique, c'est-à-dire un mode de mesurer la force psychique. — L'activité nerveuse ou neurique que nous qualifions plus spécialement de *psychique* n'échappe point aux conditions physiques ; elle est du reste soumise à une loi toute mécanique, dont nous pouvons intervertir l'ordre par des agents mécaniques.

« Beaucoup de personnes, nous dit Féret dans les *Comptes rendus de la Société de Biologie*, seraient très surprises, si on leur disait que la force musculaire dépensée par un travail cérébral donné est plus importante que celle dépensée par un travail ou un effort musculaire prolongé qui ne demande pas le concours du cerveau. Autrement dit, qu'un manouvrier dépense moins de force musculaire qu'un philosophe. »

Psychothérapie. — Thérapeutique suggestive, connue de Paracelse et dénommée par lui *Médecine de la foi*.

Bien peu de médecins modernes utilisent de nos jours la *force psychique* comme moyen de guérison, et cependant c'est l'un des plus efficaces ; nous donnerons pour preuves toutes les guérisons obtenues par le magnétisme curatif.

Cependant la plupart des médecins éprouvent pour la Psychothérapie un dédain tout à fait injustifié, aujourd'hui surtout que la science a reconnu la Force psychique ou neurique et lui a donné ses grandes lettres de naturalisation. Ce qui a fait cependant abandonner la Psychothérapie autrefois fort en usage, c'est que quantité de malades éprouvent le besoin absolu d'absorber quantité de drogues, et, sans cette absorption, ils croiraient ne rien faire d'utile pour se guérir d'une maladie quelconque. Du reste, dans notre société bien des personnes redoutent actuellement la Psychothérapie par crainte d'un danger moral et par crainte aussi du charlatanisme professé par certains magnétiseurs ou plutôt masseurs professionnels.

(*A suivre*) JEAN DARLÈS.

ÇA ET LA

Une maison hantée.

Il n'est bruit, dans le pays de Tréguier, que de la maison hantée du Guindy. Celle-ci était habitée par une honorable lavandière qui, depuis quelque temps, n'ose plus y demeurer la nuit.

Que se passe-t-il donc dans cet humble logis ? Les voisins les plus sceptiques affirment qu'on y entend parfois une

sarabande infernale, mais on n'y voit rien. A certaines heures de la nuit et même quelquefois en plein jour, on perçoit distinctement les pas cadencés de danseurs invisibles. Il arrive aussi parfois que la cafetière et les tasses se trouvent alignées, comme par enchantement, sur le sol en terre battue de la maisonnette, comme pour dire à la lavandière : « Eh, maintenant, servez-nous du café ! » Un beau jour, cafetière et tasses, soulevées par une force mystérieuse, ont été chavirées et brisées.

Ce n'est pas tout. Les bidons en fer-blanc se sont avisés, en plein jour, de sortir tout seuls de la maison et de rouler d'eux-mêmes sur la route, au grand ébahissement d'une vingtaine de personnes présentes, qui se frottaient les yeux et se tâtaient le corps pour s'assurer qu'elles étaient bien éveillées.....

Ces faits étranges défrayent les conversations dans tout le pays.

Une lettre de M. Albert Jounet.

M. Albert Jounet nous demande l'insertion de la lettre suivante :

MON CHER CONFRÈRE,

Puisque nul groupe catholique parisien ne semble vouloir mettre en pratique ma proposition, je la reprends sous une autre forme.

L'action de la prière ne tient pas compte de la distance. Quoique absents de Paris, les catholiques de province qui prieront avec moi et moi pouvons agir, par la prière, sur des expériences faites à Paris.

Je propose donc aux libres penseurs, occultistes, théosophes et spirites parisiens qu'ils fassent, dans la capitale, tous ensemble ou séparément, des expériences psychiques dont ils m'indiqueront, à l'avance, le jour et l'heure, auxquelles assisteront, à titre de témoins, des psychistes catholiques et sur lesquelles mes *co priants* et moi chercherons à projeter, à distance, l'influence de la prière catholique.

Un procès-verbal des expériences, contresigné par les témoins catholiques, serait publié dans la presse, notamment dans l'*Echo du Merveilleux*.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'expression de mes meilleurs sentiments.

ALBERT JOUNET.

Il va sans dire que si nous reproduisons volontiers les propositions de cet esprit curieux qu'est M. Albert Jounet, cela n'implique pas que nous les approuvions et que nous les fassions nôtres.

Une vision d'Edgard Quinet

A l'âge de onze ans, Edgard Quinet eut, à Bourg-en-Bresse, une vision qu'il a racontée dans son livre : *Histoire de mes Idées.*

Voici ce récit :

« Errant et chantant à travers les bois et les prés, je fis une rencontre qui fut pour moi un terrible augure. Dans un petit taillis, sur un sol émaillé de violettes et de primevères, je trouvai un cadavre. C'était celui d'un soldat. Il avait au flanc droit un large trou fait par une balle. Le sang déjà figé avait laissé une large trace sur la terre. Il avait la bouche toute grande ouverte et les deux bras étendus, tatoués de fleurs et d'aigles. Personne n'était auprès du mort. J'appris plus tard qu'il venait d'être tué comme il essayait de déserter à la faveur de ce taillis.

« Quoi donc! un vieux soldat déserter à pareil moment! Cette image me poursuivait partout. Au milieu de la nuit j'étais éveillé par la vue de ce soldat. Il m'apparaissait rouge de feu, la bouche ouverte pour crier au secours. Alors je me levais sur mon séant, j'aurais voulu crier moi-même. Mais la honte d'avoir peur d'un revenant, la crainte des railleries de mon père me retenaient cloué sur mon lit. Une sueur froide me glaçait. Je restais moi-même aussi la bouche ouverte, comme le spectre.

« Une nuit cependant je ne pus résister, tant l'apparition fut obstinée et cruelle. Je couchais à un premier étage dans un corps de logis séparé du reste de la maison. Le soldat mort paraît. Je sors à tâtons de mon lit, de ma chambre, le spectre sort aussi avec moi. Je descends dans les ténèbres les escaliers ; en me retournant pour mettre la main sur la rampe, je le revois avec l'affreuse blessure saignante. Je sens l'haleine de feu sur mon épaule. Je parcours l'étroit corridor dans toute sa longueur, et le soldat marche après moi. J'ouvre la porte d'en bas, il entre : je la ferme, je le revois en face. J'approche du lit d'un domestique : Le soldat, dis-je d'une voix étouffée. Et il s'avance au bord du lit. Enfin une autre voix que la mienne se fit entendre. Même alors il s'obstina quelques moments encore avant de disparaître.

« Cette vision, la seule que j'aie eue de ma vie, avait une réalité, une force persistante que j'essayerais en vain de peindre avec des mots. Ce n'est pas que je crusse aux revenants. Je n'y avais jamais cru. Ce n'était pas non plus une vaine imagination, c'était une véritable obsession dans laquelle tous mes sens étaient complices.

« Le lendemain, on eut la magnanimité de ne pas me railler. Personne, pas même mon père, ne me parla du spectre. A la fin, il cessa de me tourmenter. En relisant pour la dixième fois, vers ce temps-là, la vision de Macbeth, celle de Hamlet, je ne pouvais m'empêcher de me dire : Moi aussi j'ai eu la mienne » !

Li-Hung-Chang désincarné

On lisait dernièrement dans le *Globe* :

« Les spirites de Chicago viennent d'entrer, ces jours derniers, en communication avec l'esprit de Li-Hung-Chang. Ce digne homme a déclaré qu'il est maintenant au Paradis et que sa mission en ce lieu saint est la même que celle qu'il a eu à remplir sur la terre, c'est-à-dire l'amélioration de la condition des gens. Mais le bonheur d'une âme désincarnée, dit-il, dépasse l'imagination humaine.

« Pauvre imagination humaine ! »

Si, après cela, vous n'êtes pas convaincu de l'excellence du spiritisme!

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B*** AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE QUATORZIÈME (*suite*)

Néanmoins, ma conduite devenait de plus en plus inquiétante, et voici pourquoi : — « Si je suis vaincu, m'avait dit Lucifer à B..., mes suppôts ne le sont pas ! » En effet, leurs poursuites devinrent bientôt pour Cantianille de plus en plus fatigantes et dangereuses. Ils

venaient à Auxerre en grand nombre, les uns visibles, les autres invisibles. Tant qu'elle était avec moi, elle n'avait rien à craindre, mais à peine était-elle seule qu'ils se présentaient chez elle. Comment ne pas les recevoir ? la porte d'une pension ne peut être fermée à tout le monde, et pour la fermer à quelques personnes, il faut pouvoir les désigner. Elle était donc forcée le plus souvent de les recevoir. Sans doute elle les recevait fort mal, et les jetait à la porte promptement et vigoureusement, mais il était à craindre qu'elle ne se décourageât, d'autant plus qu'ils ne reculaient pas devant les menaces et même les voies de fait. D'ailleurs, après deux ou trois semaines de répit, Dieu, qui voulait éprouver Cantianille, leur laissa le pouvoir d'entrer chez elle, les portes fermées. Il n'y avait donc que ma présence qui pût la défendre contre eux. Aussi, restions-nous ensemble chez elle ou chez moi le plus longtemps possible. Il est vrai que si j'allais chez elle, ma mère s'y trouvait ordinairement avec moi. Quand elle venait chez moi, ma mère allait la chercher et la reconduisait. Nous voulions, par la présence de mes parents, rassurer le public ; mais il y a des personnes qui ne se rassurent pas facilement sur la conduite d'autrui !... Et puis, le temps que je donnais à Cantianille, nécessairement je le retirais à d'autres... Aussi les craintes, augmentées par le mécontentement, ne tardèrent pas à devenir sérieuses. Voici comment Mlle E... m'exprimait les siennes :

« Acceptez, je vous prie, ces quelques pensées avec le même esprit de charité qu'elles ont été recueillies :

« Il n'y a point de véritable amitié où se trouve la flatterie, qui est toujours trompeuse. — La flatterie la plus dangereuse est celle qui loue nos yeux, parce que c'est en nous ce que nous connaissons le moins. — A une femme, on lui vante ses beaux yeux, ses yeux spirituels, expressifs, limpides, etc. ; à l'homme, et surtout au prêtre, on lui vante son regard perçant, pénétrant.

« — D'un regard, lui dit-on, vous lisez « jusqu'aux secrets replis du cœur. » — Celui ou celle qui écoute ces flatteries est en danger ».

J'avoue que ces flatteries m'ont été adressées quelquefois par la personne qui m'écrivait ces lignes... jamais par Cantianille.

« L'homme faible est entêté toute sa vie. — L'homme entêté se laisse mener, ballotter par tous ceux qui n'ont aucun droit sur lui. — L'homme droit et bon se laisse mener par les personnes qui ont besoin de lui, qui ont besoin d'être protégées, encouragées. Le répertoire de la femme est inépuisable en ce genre. — Il ne faut pas confondre la prudence avec la dissimulation. La dissimulation étant, dit-on, un des attributs de la femme, il s'ensuit que l'homme dissimulé croit devoir se faire passer pour un homme prudent. Mais, lorsque la femme est franche, sa franchise va parfois jusqu'à la rudesse. C'est pourquoi l'homme volontaire et impérieux fuit instinctivement la femme forte et énergique. — L'homme, de quelque belle nature qu'il soit doué, s'irrite rien qu'à l'idée qu'une femme honnête peut suspecter ses petits écarts. »

Si ces insinuations sont flatteuses, assurément ce n'est pas pour moi... Continuons.

« Il y a de ces femmes qui ressemblent à des sylphides ; elles sont séduisantes, même pour l'homme qui entrevoit leurs mille et une ruses. Il y a de ces êtres mystérieux qui, lorsqu'ils nous approchent, et même rien qu'à leur ombre, nous font l'impression de monstres ainsi composés : le regard fascinateur du lion, le cœur dissimulé d'une femme corrompue, le corps dégradé du démon, et la queue, c'est-à-dire les mouvements, du serpent prêt à serrer sa victime fascinée dans les replis de ses nombreux anneaux.

« La femme rusée et qui a le cœur corrompu, qui fait le mal pour le plaisir de le faire, pratique indifféremment le vice et les actes de vertu. Elle a beaucoup de ressemblance avec le caméléon, et, lors même qu'on a les preuves les plus convaincantes de sa fausseté, elle a toujours un mot ou un regard pour se justifier, ou au moins des larmes pour faire que la personne qui s'est laissé fasciner par elle, croit à son repentir. Si la victime de la femme rusée est d'une grande innocence, l'intrigante se contente pendant longtemps de paralyser le bien qu'elle pourrait faire. (Dix ans pour arriver à ce but ne la feraient pas reculer.) Alors il lui suffira d'un regard et même du son de la voix pour satisfaire son coupable penchant ; mais ce que la pauvre victime pourra voir, malgré l'obscurité dont son intelligence est déjà enveloppée, c'est que l'intrigante ne passera guère de jours sans avoir des relations, soit directes, soit indirectes, avec l'être qu'elle convoite ; tous les moyens lui sont bons, même d'avoir l'air de fuir sa victime. A un certain âge, la vertu de pureté sans l'humilité est comme ce lis majestueux encore, mais dont le tronc est couvert de petits insectes qui, propres en apparence, salissent, en rongeant ses feuilles, la tige de la fleur par leur bave incessante. »

Les sentences qui précèdent étaient tirées de je ne sais quels auteurs. En voici les commentaires faits par celle qui me les envoyait :

« Pauvre frère en saint Dominique ! Après avoir lutté parce que vous ne voyez pas du même œil que vos parents ; après avoir été tantôt vainqueur, tantôt vaincu, voilà que votre mère elle-même aidé de tout son pouvoir, et sans s'en douter, à vous faire glisser jusqu'au fond de l'abîme. Est-ce que vous n'avez plus assez de forces pour lever les yeux jusqu'à ce magnifique tableau appendu à votre cheminée, afin d'y lire encore : *Tu es sacerdos in æternum* ? Ne savez-vous pas que le prêtre n'est pas perdu seulement par le vice dont saint Paul a dit : que le chrétien devait même en ignorer le nom ? Ne savez-vous pas que la présomption et l'orgueil sont des écueils pour le jeune prêtre qui prend goût aux honneurs et à la flatterie ? Et, quoique ceux-ci soient d'abord moins graves, ils obscurcissent plus vite l'intelligence et le jugement. Vous contenterez-vous d'éviter seulement ce qui est mortel ? Ne sortirez-vous pas de cette léthargie dans laquelle votre pauvre âme est plongée depuis déjà quelque temps ? Vous et votre mère êtes donc les seuls à ne rien savoir et ne pas voir les filets dont vous êtes enlacés ?

« Tandis qu'il en est temps encore, fuyez, pour au moins trois semaines, sans que certaine personne sache ni ne puisse savoir où vous êtes. Si mes craintes ne sont pas fondées, le remède n'aura pas été malfai-

sant. Cela ne fait pas de mal à un jeune prêtre d'aller se retremper dans un couvent, loin de toutes ses préoccupations et surtout après tant d'agitations.

« Oh ! de grâce, fuyez, je ne dis pas fuyez pour toujours, car vos parents sont âgés et ont plus besoin de votre présence que jamais; mais, au moins, fuyez pour quelque temps : allez vous réconforter et vous éclairer près de ceux dont les défauts sont presque des vertus pour la plupart des prêtres.

« Ce qui suit, je vous le dis en toute simplicité et confiance, car, vous le savez, j'ai confiance en vous. Il y a peut-être bien deux ans, plus ou moins à quelques mois près, que j'ai eu connaissance de ce que vous éprouviez à cette époque ; je l'ai su plusieurs fois depuis ; il n'y a pas plus de six mois encore, que j'ai vu clairement l'état dans lequel vous êtes maintenant. J'ai vu votre ris forcé, j'ai entendu les cris de votre mère, j'ai vu différents reptiles vous assiéger, j'ai vu aussi certaines âmes charitables venir à votre secours, tandis que d'autres vous tendaient des pièges ou vous laissaient sans secours. Hâtez-vous de sortir de là, car l'heure la plus difficile pour vous est sonnée.

« Bien cher enfant de saint Dominique, prêtre encore zélé de Notre-Seigneur Jésus-Christ, faites un effort, et le bon Jésus et la divine Vierge Marie achèveront le reste ; et alors, armé de l'expérience et de l'humilité, votre corps et votre âme reprendront de nouvelles forces, pour travailller plus sûrement à la vigne du Seigneur. »

Je n'avais qu'une réponse à faire, et je la fis :

« Mademoiselle,

« Après avoir lu et relu votre lettre, je me demande comment vous avez pu rester si longtemps ma pénitente. Je ne puis plus, moi, être votre directeur; veuillez, je vous prie, ne plus vous présenter à mon confessionnal.

« J'adresse la même prière (et cette prière est un ordre) à toutes les personnes de votre connaissance qui partageraient tant soit peu votre opinion.

« Dieu vous éclairera, mademoiselle, et alors vous saurez ce que c'est que votre lettre.

« T... »

Tel était donc le jugement qu'on portait sur moi, et qu'on fit ratifier ensuite, par qui? Je ne sais, sans doute par un de ces heureux prêtres, « dont les défauts sont des vertus pour les autres », car j'appris qu'on était allé consulter au loin, et que, sur les renseignements pleins de vérité qu'on avait fournis, il avait été prononcé que : « Dieu permet souvent ces grandes chutes, pour punir les grands orgueils. »

A partir de ce moment, il fut donc décidé chez l'auteur de la lettre, que je n'avais jamais su confesser, et que c'était une bonne œuvre de me retirer mes pénitentes. Cette bonne œuvre, on l'entreprit avec zèle ; celle-ci fut influencée d'une manière, celle-là d'une autre ; on fit voir à l'une qu'elle perdait son âme, si elle m'en laissait la direction ; on faisait offrir à l'autre de l'éclairer sur mon compte : si elle le désirait, on lui porterait les lumières à domicile. Avec les subordonnées, on prit moins de précautions : — « Je n'ai pas le droit de violenter votre conscience, disait-on à telle ou telle, mais je suis maîtresse chez moi, et, si vous gardez M. Thorey pour confesseur, vous quitterez la maison » ; et on l'entraînait par la main à un autre confessionnal. Ce fut au point que, pour conserver sa place à cette personne, je lui conseillai de ne plus revenir au mien. Enfin, il fut définitivement défendu de prononcer mon nom en présence de Mademoiselle... Je n'en fus pas surpris : elle éprouve, et elle l'avoue, une sainte horreur, un frisson pieux quand elle rencontre un pécheur !...

Jusque-là, néanmoins, on ne savait rien de ce qui se passait entre Cantianille et moi ; mais Dieu ne voulait pas qu'il en fût toujours ainsi ; car, si son œuvre était restée dans les ténèbres, rien de tout ce qui s'est fait n'aurait eu lieu, et tout ce mal, bien que réprouvé par lui, devait lui servir à faire le bien. Il est vrai qu'avec sa permission, j'avais révélé déjà quelques-unes de ces faveurs à certaines personnes que j'espérais édifier par là : j'avais dit aussi que ma conduite envers Cantianille était motivée par les desseins de Dieu sur cette âme. Mais on ne savait nullement que son corps fût l'instrument dont Dieu se servit pour m'apparaître et me parler... Je lui demandai donc la permission de faire à ces mêmes personnes des révélations plus complètes, et un soir, de son consentement et en sa présence, je racontai à l'une d'elles toute sa vie, sa mauvaise première communion, sa possession, ses pactes, ses fautes, les exorcismes, la délivrance des trois anges, notre fraternité avec Jésus ; tout, en un mot : nous étions si sûrs que rien ne serait révélé !

Quelques jours après, mêmes confidences à une autre non moins discrète. J'étais heureux de faire participer à toutes ces faveurs des âmes qui m'étaient chères, et heureux en même temps de leur expliquer ma conduite. Elles parurent d'abord émerveillées ; mais le petit Charles et sainte Magdeleine portèrent un bien rude coup à leur conviction. Sainte Magdeleine, en arrivant, m'avait embrassé avec toute son ardeur habituelle, et le petit Charles avec toute sa naïveté de petit enfant.. Ils avaient témoigné l'un et l'autre une affection très vive à mon père. Comment reconnaître en eux des personnages célestes ? Et puis, Charles ne dit pas un mot de bon français ; quand les termes lui manquent, il s'en fait à lui-même. Il prononce, comme les petits enfants, les *s* en *t*, les *c* en *i*. Il se crée un langage à part. Or, évidemment, les anges doivent mieux connaître la grammaire française. Bien plus, ce pur esprit, empêtré dans un corps humain, s'y trouve aux prises avec une foule de misères qu'il ne connaît pas ; il a faim, il a soif, comment croire cela d'un ange ? D'un coup d'œil, on découvrit ce que je n'avais pas vu en quatre mois d'études, de prières et d'observation ; on découvrit que c'était Cantianille qui jouait tous ces personnages ! J'eus beau, les jours suivants, montrer longuement l'impossibilité d'une pareille comédie, raconter les exorcismes et les aveux forcés du démon, etc. ; on avait vu clair... Et puis, quand on me disait : « Nous consulterons », je répondais toujours : « Consultez M. D..., personne ne connaît cette affaire que lui et moi. Vous ne la connaissez pas assez, vous, pour fournir des renseignements suffisants ; vous ne pouvez raisonnablement consulter que lui... » Tout au contraire, on trou-

vait que, du moment qu'il connaissait l'affaire, on ne pouvait s'en fier à lui. Il fallait de toute nécessité consulter quelqu'un qui n'en sût rien. Et comme je le défendais énergiquement, attendu qu'on m'avait promis un secret absolu, un secret de confession, il demeurait évident que je refusais la lumière. D'ailleurs l'orage éclatait. Dieu seul avait oublié les fautes de Gantianille !... Mais les servantes de Dieu étaient loin de les oublier comme lui !... Que dis-je ? on ne s'entretenait plus que de ce qu'elle avait dit et fait. Les suppositions de l'une devenaient des certitudes pour l'autre ; ses paroles et ses actions étaient défigurées et travesties ; ses moindres fautes regardées comme des crimes ; en un mot, on la traînait dans la boue. — « Elle communie, disait-on, avec un saint effroi..., mais elle ne fait que des sacrilèges... » — Et à la messe, à la sainte table, telles et telles dérangeaient leurs robes pour éviter son contact... Et je prétendais que Dieu lui faisait des grâces singulières ! Dieu peut-il aimer une âme aussi indigne de l'être ? .. Aux personnes qui savaient qu'elle avait été possédée, je répondais : — « Mais ses fautes ont été la conséquence de sa possession, et vous ne l'excusez pas ?... — Non, non, impossible d'excuser même les fautes pardonnées ! » Et d'ailleurs, j'étais un homme fasciné, aveuglé ; on ne disait pas encore halluciné, mais peu s'en fallait.....

(*A suivre*)

A TRAVERS LES REVUES

LES PRODIGES D'EUSAPIA PALADINO

Jules Bois rappelle dans le *Matin* la conversation qu'il a eue dernièrement avec Sully Prudhomme, au sujet des prodiges d'Eusapia Paladino. Nos lecteurs n'ont pas oublié ce que nous en avons exposé nous-mêmes autrefois ; mais les souvenirs de Sully Prud'homme, à ce sujet, sont très intéressants à noter.

— Je sais, dit Jules Bois au poète, que vous avez assisté autrefois à des faits extraordinaires, inexplicables d'après les données de la science moderne.

— Oh ! j'ai vu très peu de choses, reprit Sully Prudhomme... D'abord, pendant mon enfance, ma sœur jouissait d'étranges facultés... Dès qu'elle posait ses doigts sur un objet, l'objet tournait... C'est ainsi que j'ai assisté à la rotation d'une grande table. Récemment, j'ai fait partie des expérimentateurs d'Auteuil; nous étions cinq ou six, des savants et des curieux de mon espèce.

Nous avions fait venir le médium Eusapia Paladino. Eusapia s'est assise devant la table, à trente centimètres environ d'un rideau suspendu à une tringle, dans un coin de la salle ; elle lui tournait le dos. Ses mains et ses pieds étaient surveillés dans la demi-lumière.

Après une attente assez longue, un lourd tabouret d'architecte s'est avancé tout seul vers moi. Il s'est élevé en l'air, puis s'est posé sur la table... Je levai la main, elle fut saisie... Je reçus dans le dos un coup sec, ma chaise fut ébranlée sous moi, mes cheveux ont été tirés et ma tête poussée sur la table... Sous mes yeux, une guitare s'est promenée dans l'espace sans que rien ne la soutînt. Des notes, spontanément, sont sorties d'instruments à musique...

Derrière moi, au-dessus de ma tête, mes camarades d'expérimentation ont vu des formes de mains faiblement lumineuses. Elles semblaient jaillir du rideau que gonflait un souffle inconnu. Eusapia souffrait, semblait-il, à à chaque production du phénomène. On eût dit qu'elle en tirait les éléments de son propre fonds physioloque.

... Mais, ce qui m'a peut-être le plus impressionné, c'est, la séance terminée, un fauteuil resté derrière le rideau et se mettant tout à coup à sortir, à s'avancer vers Eusapia... En rentrant chez moi, l'idée de ce fauteuil automobile me tracassait, c'était comme une gêne, une obsession de cauchemar...

— Quelles conclusions avez-vous tirées de ces faits ?

— La physique ordinaire ne peut les expliquer... la fraude me paraît invraisemblable ; nous étions sûrs les uns des autres ; mais « je dénierai tout esprit scientifique « à celui qui, ayant lu les déclarations que je vous fais, « les croirait sur parole, sans avoir expérimenté à son « tour. »

SUPERSTITIONS EN CHINE

Du docteur Matignon, dans la *Revue d'Asie*, sur les superstitions les plus fameuses de la Chine : le *Fong-Choué* et le *Dragon* :

Quand on parle de superstition, un mot vient tout d'abord, le *Fong-Choué*. Il faut avoir vécu quelque temps en Chine pour se bien pénétrer de sa valeur, de son importance.

Le *Fong-Choué* est difficile à définir, non seulement à cause de son caractère protéiforme, mais surtout parce que notre intelligence d'occidentaux n'a jamais conçu rien d'identique, pouvant servir de terme de comparaison. Littéralement, *Fong-Choué* veut dire *vent* et *eau*; mais qu'il y a loin du mot à l'idée ou plutôt aux idées qu'il représente ! On pourrait, d'une façon générale, le considérer comme une sorte de *superstition topographique*. Pour les Chinois, un point quelconque de l'Empire du Milieu est un centre de forces, d'influences spirituelles, sur la nature desquelles ils n'ont que des idées vagues, mal définies, peu ou pas comprises, d'autant plus craintes et respectées. La moindre perturbation apportée aux choses environnantes, soit par des travaux, des constructions, l'intention seule de faire des changements suffisent à modifier en bien ou en mal — en mal le plus souvent — ces influences spirituelles : c'est, en somme, une sorte de géomancie spéciale à chaque parcelle du sol chinois, variable d'un point à un autre.

Le *Fong-Choué* nous paraît quelque chose de vague, de mystérieux, d'obscur, d'une interprétation difficile. Pour le Chinois, cette fantaisie a des rigueurs de sciences. Des traités du *Fong-Choué* existent et aussi des *docteurs ès fong-choué*, rares élus qui en ont pénétré les arcanes.

Le *Fong-Choué* est capricieux. Pourquoi favorise-t-il l'un et est-il néfaste à l'autre ? Vous bâtissez une maison, peut-être verra-t-il d'un bon œil cette construction, d'où bonheur, fortune. Si, en revanche, vous le contrariez, votre ruine est certaine. Son rôle est surtout capital en matière d'enterrement et de construction.

Un Chinois qui vient de perdre son père est moins obsédé par le chagrin que par la préoccupation de savoir si le défunt aura un bon *Fong-Choué*. Le fils, en l'espèce, s'intéresse moins à son père qu'à lui-même : le moindre mécontentement du *Fong-Choué* du mort serait pour lui une source de gros ennuis. Aussi, que de questions à résoudre : le protocole du *Fong-Choué* est des plus compliqués. Quel jour se fera l'enterrement ? où creusera-t-on la fosse ? quelle orientation lui donnera-t-on ? Tout ceci est réglé par les calculs de l'astrologue ; lui seul a qualité pour fixer l'heure de la mise en bière, déterminer le point d'inhumation, savoir si telle étoile sera à son zénith, si les effluves bienfaisantes du midi lui arriveront, si elle aura à sa droite et à sa gauche les courants terrestres tutélaires. Et pas un Chinois n'oserait s'affranchir de la consultation du docteur *ès Fong-Choué*, même celui qui paraît le plus sceptique à son sujet.

Entre voisins, en Europe, les affaires de murs mitoyens sont des causes fréquentes de procès: en Chine, elles sont remplacées par les questions de *Fong-Choué* ; celui-ci a droit de cité dans le Code. Si une cheminée est trop haute, si une fenêtre s'ouvre sur la porte de la maison d'en face, le *Fong-Choué* du voisin pourra en pâtir. La justice s'en mêlera. En Chine, les maisons sont basses. Aussi la construction d'une chapelle, d'une cathédrale, amène-t-elle souvent des agitations locales. Non seulement les voisins immédiats de l'édifice, mais ceux qui se trouvent dans un certain rayon, se hâtent de venir faire des démarches auprès des missionnaires, pour obtenir d'eux qu'ils fassent certaines modifications. Il est généralement facile de leur donner satisfaction. Quand Mgr Favier construisit le *Pé-tang*, le trouble fut grand aux alentours. « A quelle hauteur passent les bons esprits ? — A 100 pieds. — J'arrêterai ma flèche à 99. » Et cela suffit à calmer tout le monde.

La création de routes, de canaux, l'installation de lignes télégraphiques sont des causes de perturbations du *Fong-Choué*. Les ingénieurs des chemins de fer s'en devraient pénétrer. Un peu de tact et de l'argent ont toujours raison du plus récalcitrant *Fong-Choué*. Cette superstition du *Fong-Choué* est extrêmement tenace ; c'est la dernière qui résiste au christianisme ; et encore est-on bien sûr que les convertis aient totalement renoncé à cette croyance ?

En matière de superstition, le *Dragon* est un concurrent sérieux du *Fong-Choué*. Celui-ci est une superstition topographique dont le rôle est surtout capital en matière d'enterrement, de construction ; celle-là est une superstition en rapport plutôt avec les phénomènes cosmiques, éclipses, tremblements de terre, inondations, sécheresses.

Le *Dragon* est un produit des plus purs de la fantaisie chinoise. Tel que nous le voyons sur les gravures, c'est un animal fabuleux tenant du crocodile et du boa constrictor. Il est privé d'ailes, ce qui ne l'empêche pas de s'élever dans les airs et de s'y métamorphoser à l'infini.

Il ne paraît jamais en entier aux yeux des mortels assez heureux pour l'apercevoir : sa tête, sa queue ou une partie de son corps sont toujours cachés dans les nuages. Tous les Chinois sont sincèrement convaincus de son existence.

Les tremblements de terre résultent de mouvements intempestifs du *Dragon*, qui veut ainsi traduire son mécontentement. Dans les éclipses de lune ou de soleil, l'astre est avalé par un *Dragon* monstrueux. Ce sont là événements d'une rare gravité, et par tous les moyens, pétards, fusées, coups de canon, on essaye de faire lâcher à l'animal sa proie.

Les débordements des rivières sont imputés à un mauvais *Dragon*. Un des plus vieux livres chinois, le *Calendrier des Hia*, recommande aux mandarins, en cas d'inondations, de se mettre, avec leurs administrés, en quête du *Dragon*, dans la campagne. Ces chasses sont toujours heureuses : on rapporte toujours un petit chien, un lézard, tantôt un serpent en qui la fertile imagination chinoise se complait à reconnaître le *Dragon*. Quelquefois le *Dragon* est aussitôt mis à mort. Plus souvent on a recours à la flatterie, à la prière. On a transporté solennellement, on organise des processions, les mandarins lui font de respectueux *Kôto*.

Pour toucher le *Dragon* de la pluie, les mandarins prescrivent une abstinence rigoureuse ou interdisent seulement la viande; on fait des collectes, des estrades se dressent sur lesquelles on joue des comédies en faveur du *Dragon* : on fait des processions dans lesquelles on promène un immense dragon en papier. Si, malgré tant de sacrifices, la pluie ne tombe pas, les supplications se changent en cris de colère et le *Dragon* est mis en pièces.

Il y a à Pékin un temple où est vénéré le *Dragon* de la pluie. L'Empereur s'y rend dans les grandes sécheresses. Si malgré les prières l'eau ne tombe pas, le souverain délègue un haut fonctionnaire pour aller chercher dans un temple, à quelques centaines de kilomètres à l'ouest de la capitale, un morceau de fer tombé du ciel il y a plusieurs siècles dans un puits. La prosternation de l'Empereur devant ce fragment de météorite ne pourra que bien disposer le *Dragon*. En 1899, la sécheresse fut extrême. Le général Yon-Lou fut désigné par l'Empereur pour aller chercher le fameux talisman et le Tsong-li-Yamen demanda à l'ingénieur en chef du chemin de fer français de chauffer un train spécial pour porter, en hâte, Yong-Lou et son escorte à Pao-Ting.

Comme les inondations et les éclipses, la foudre elle-même est expliquée par le *Dragon*. C'est par l'éclair que souvent la bête fabuleuse témoigne aux mortels son mécontentement. Il y a quelques années, un typhon et la foudre firent des ravages à Canton. La population expliqua le phénomène en disant que les Européens avaient tiré des coups de canon sur le *Dragon* au moment où il planait sur la concession.

Le *Dragon* est partout : sous terre, dans les airs, dans l'eau. Son lieu de prédilection serait le confluent des rivières. Ce sont les sinuosités du corps du dragon qui produisent les ondulations du terrain dans les plaines, les dentelures des montagnes. Certaines cartes géographiques indiquent même les points où se trouvent les dragons et signalent ainsi les endroits où il ne faut pas creuser la terre, si on ne veut déchaîner toutes sortes de calamités.

Cette croyance aveugle — qui est une crainte — peut être avantageusement exploitée par les xénophobes, pour s'opposer à toute intervention industrielle européenne : mines, chemins de fer. Ils n'ont qu'un mot à dire : « On va toucher au dragon ! » et aussitôt l'entreprise sera vue d'un mauvais œil.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10